

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

SOMMAIRE.

Troubles en Irlande. *Portrait d'O'Connell.* — *Courrier de Paris.* — *Salle de concert de la rue de la Victoire.* — *O Salutoris de Palestina;* *rue de la salle des concerts.* — *La cour du grand-duc,* nouvelle, par Eugène Guinot (suite). — *Distribution des prix de l'Académie des jeux floraux.* *Jeton de présence;* *statue de Clémence Isaure.* — *Les plaisirs des Champs-Élysées.* — *L'attelage des chevaux;* *le pesage;* *le dynamomètre;* *le physicien;* *les chanteurs ambulants;* *le restaurant Ledoyer.* — *Compte-rendu de l'Académie des sciences* depuis le commencement de l'année. — *Météorologie* pendant le mois de mai. — *La galvanographie.* *Trois gravures d'après Gavarni.* — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* *Une scène d'Angélique et Médor.* — *Bibliographie.* — *annonces.* — *Amusements.* *Un salon Louis XV.* — *Problèmes divers.* — *Rebuts.*

N° 15. VOL. I. — SAMEDI 10 JUIN 1843.

Bureau, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger, — 10 — 20 — 40

vent en fait le rendre utile et même nécessaire, est une mesure directement contraire aux principes d'unité et d'association des peuples qui ont toujours inspiré et distingué la politique française. Cependant, en prenant parti pour l'Irlande, nous ne sommes pas en contradiction avec nous-mêmes : nous aimons et nous devons aimer l'Irlande; tous nos vœux sont pour elle, parce qu'elle est asservie, opprimée, parce qu'elle souffre, parce qu'en elle l'humanité est

indignement violée, parce qu'elle a besoin d'être aimée et d'être encouragée, parce qu'enfin il est un principe de morale qui domine toutes les théories politiques : c'est que la charité est le premier de tous les devoirs pour les individus et pour les peuples, comme la liberté est pour eux le premier de tous les biens.

Ajoutons seulement cette autre réserve : les inimitiés de races sont de fausses inimitiés qui doivent tôt ou tard

Troubles en Irlande.

L'Europe est dans l'attente. Le sol tremble en Irlande, la guerre semble près de l'ensanglauter. Jamais O'Connell n'a eu plus de puissance. A sa voix, les populations se lèvent par milliers et lui dressent sur les routes des arcs de triomphe; les laboureurs abandonnent leurs charrues, les artisans leurs ateliers, et le suivent à pied, en chariots, à cheval; les femmes montent en couple; partout les villages, les villes se dépeuplent pour faire au « grand agitateur » un entourage tel que n'en ont plus les rois, tel que n'en avaient point les orateurs antiques, tel que, pour en trouver qui lui soient comparables, il faudrait peut-être remonter par la pensée jusqu'aux annales de la Judée, et se rappeler les multitudes fanatisées, errantes, et haleantes aux prédications des prophètes. O'Connell s'arrête et parle : 500 mille hommes s'arrêtent et écoutent. A ses gestes plus qu'à ses paroles, ils éclatent tour à tour en applaudissements, en murmures, ils jettent au ciel des cris terrible contre leurs oppresseurs. Mais que le tribun fasse un signe, aussitôt tout rentre dans le silence, dans le calme : attentive et soumise, on dirait que la foule immense n'a comme lui qu'une voix et un cœur. Pareil spectacle ne s'est vu nulle part ailleurs de notre temps et y semble un anachronisme sublime. Quelle émotion profonde s'est donc emparée de cette nation, et quelle est la source de l'autorité de celui qui la guide? Que veut l'Irlande?

Ce qu'elle veut? Quand même vous pourriez l'ignorer, répondez avec assurance : — Quoi qu'elle veuille, elle a raison de le vouloir. Quelle sorte qu'a cause, sa cause est juste et sainte. Une preuve suffit : l'Irlande a les sympathies de la France, et jamais la France ne s'est trompée dans ses sympathies.

Certes, la cause politique de l'Irlande n'est pas à beaucoup d'égards celle de la France. Si l'on consulte ses regrets, ses plaintes, ses vœux, on voit aisément qu'entre elle et nous il y a la distance de plusieurs siècles. Il est évident qu'elle aspire à une constitution dont les principaux éléments appartiennent à un passé dont nous ne voulons plus. Supposer que O'Connell ait jamais été sympathique à nos révoltes, supposer que s'il pouvait prendre place parmi nos représentants, il fit disposer le moins du monde à y joindre sa voix à celle des fractions libérales, ce serait assurément une lourde erreur. Il y a plus, s'il faut tout dire : le rappel de l'union, considéré en théorie et en dehors des circonstances qui peu-

disparaître; la cause du peuple irlandais est au fond celle du peuple anglais; les misères des classes ouvrières anglaises n'existent pas moins de pitié en Europe que celles des Irlandais; et il y a longtemps que les deux peuples, s'ils avaient pu comprendre quel est leur ennemi commun, se seraient tendu la main et affranchis ensemble.

Quoi qu'il en soit, il est trop vrai que l'antipathie de races a fait alliance avec l'esprit de caste, et que de la part de

l'Angleterre il y a eu ligne contre les Irlandais entre ces deux principes d'opposition. Nous savons tous que depuis sept siècles l'Irlande conquise par les Anglais n'a pas cessé jusqu'à nos jours d'être traitée en peuple conquisé; nous savons que son histoire, à partir de l'âme (1169), en une bulle du pape Adrien IV l'a livrée en proie à l'Angleterre, n'est qu'une longue suite de souffrances, de constants mais vaincus efforts pour briser ses fers. Et n'est-ce pas une chose remar-



(O'Connell.)

quable que cette impuissance absolue de l'Angleterre à s'assurer les peuples qu'elle a vaincus, à leur faire oublier ses victoires, à les faire entrer en partage de ses mœurs, de sa civilisation, de sa nationalité? Que ses colonies se contentent sans cesse leur joli avec une haine impatiente; que l'Amérique du Nord, malgré la communauté d'origine, ait répudié et énergiquement repoussé au delà des mers sa tutelle tyrannique; que l'Inde, envieuse et révuse, enchainée pendant son soumission, aux des réveils parfois si terribles, il n'y a là rien qui doive étonner. On conçoit qu'il soit difficile à l'Angleterre d'éteindre aussi loin une influence active et soutenue. Mais que sur le même sol, pour ainsi dire, qu'entre ces rives baïgnées des mœurs d'ots, que dans les limites restreintes de ce petit archipel où elle a planté comme un sceptre son orgueil trident et d'où elle prétend gouverner le monde, elle n'ait su ni voulu, dans l'espace de sept cents ans, se concilier les sympathies d'une population vive, aimante, accessible à tous les sentiments nobles et généreux; qu'elle n'ait réussi ni par affection ni par ruse à l'attacher à elle par aucun lien de fraternité; qu'elle ne l'ait pas même habituée à la résignation, n'est-ce point la une haute et sévère condamnation de son caractère et de la tendance matérialiste de ses instincts?

A l'irritation naturelle des Irlandais, après l'injuste envoiissement de leur territoire, vint se joindre, dans les siècles suivants, un autre sujet de ressentiment non moins légitime et non moins profond. Lorsque l'Angleterre fut devenue protestante, elle voulut imposer sa réforme religieuse à l'Irlande; il s'ensuivit des guerres opiniâtres et cruelles qui n'auront d'autres résultats que d'accroître les souffrances et l'humiliation de l'Irlande. Ce malheureux pays fut surcharge d'impôts: il fut obligé de payer d'énormes dîmes au clergé anglican; il fut défendu d'exporter le blé, le bœuf, les lardes; des lois furent rendues pour interdire aux catholiques l'entrée au Parlement, les fonctions publiques et jusqu'au droit d'acquérir des biens-fonds. Les Irlandais n'eurent plus d'autres ressources pour vivre que de louer à des prix exorbitants les domaines dont ils avaient été dépossédés. La misère, la corruption, furent les conséquences nécessaires de cette odieuse politique.

Au dernier siècle, Swift écrivait: « Traversez l'Irlande, regardez ces figures bâves, ces bonges misérables, ces champs à peine défrichés, ces femmes nues, ces hommes qui ressemblent à des bêtes fauves; dites si le jugement de Dieu n'est pas descendu sur nos têtes. Est-ce l'Irlande ou la Laponie, et reconnaîtrez-vous notre pays ou la terre est fertile, le ciel doux, le climat modéré, les hommes doués de qualités souples, variées, heureuses? Des baillons, une détestable nourriture, la désolation de presque tout le royaume; les habitants sans bas, sans souliers, sans abri, vivant de pommes de terre, en aucun pays on ne vit jamais autant de mendiant. »

Le spectacle que l'Irlande offre aujourd'hui au voyageur n'est pas moins déplorable, la misère n'y est pas moins affreuse; mais, sous différents rapports, la condition politique du pays, quoique loin d'être ce qu'il faudrait qu'elle fût, s'est considérablement améliorée.

L'insurrection victorieuse des colonies anglaises de l'Amérique du Nord ouvrit une ère nouvelle. Ce grand événement inspira à l'Irlande plus de confiance dans l'avenir; pour la première fois, depuis plusieurs siècles, elle se sentit renâtre à la vie politique. Ses cœurs étaient menacés d'une descente et d'une invasion étrangères; l'Angleterre, occupée à soumettre ses colonies rebelles, ne pouvait la défendre; elle trouva en elle les ressources nécessaires. L'Irlande se couvrit, en peu de jours, d'une milice volontaire qui s'arma, s'engrémit, s'organisa elle-même, nomma ses chefs. Une armée de quarante mille hommes fut pied, et dès lors l'Irlande fut le secret de sa force; mais il lui restait à apprendre les moyens de s'en servir.

L'Angleterre, au plus fort ménage de sa tyrannie, avait été contrainte de laisser aux Irlandais des libertés et des droits tels que peu de peuples en possédaient encore aujourd'hui en Europe; ce n'était point générosité de sa part; ses mœurs, ses habitudes, ses préjugés mêmes, l'obligeaient à ces concessions. Ainsi, tandis qu'elle exercit sur l'Irlande une oppression dont rien n'égale l'iniquité, la presse y était libre et n'avait jamais cessé de l'être. Le principe de la responsabilité des agents du pouvoir devant l'autorité judiciaire était demeuré intact au milieu des plus grands troubles. Les Irlandais ne pouvaient à la vérité se réunir dans leurs églises pour prier Dieu comme il leur convenait, mais ils étaient libres de s'asseoir sur les places publiques pour délibérer sur les révoltes dont ils étaient victimes. Jamais en Irlande le principe du jury n'a été contesté; jamais, et dans aucun temps, le gouvernement anglais n'a mis en doute le droit qu'ont tous les citoyens de s'associer; jamais on ne l'a vu interdire l'usage de peur de l'abus, et prétendre régler ce droit en faisant dépendre son exercice d'une autorisation officielle, comme si la nécessité d'autorisation n'était pas négative du droit.

Les volontaires se servirent de ces libertés pour entreprendre l'indépendance de l'Irlande. Le jury, la liberté de la presse, le droit d'association, la responsabilité des agents du pouvoir, l'habeas-corpus, devinrent dans leurs mains des armes redoutables, et l'Angleterre comprit enfin qu'il y avait en Irlande des adversaires avec lesquels il fallait compter. Les catoliques y gagnèrent les premiers, et quelques-unes des lois d'oppression qui avaient été dirigées contre eux furent rapelées.

L'Irlande avait un Parlement, mais ce Parlement ne pouvait s'assembler sans que les motifs de sa convocation et les projets de loi qu'on se proposait d'y discuter n'eussent préalablement été approuvés par le gouvernement anglais. Sur l'initiative des volontaires, le Parlement irlandais se déclara indépendant, et proclama qu'aucun pouvoir sur la terre n'avait le droit de faire des lois obligatoires pour l'Irlande, hors le roya, les lords et les communes d'Irlande. Ces faits se passaient en 1782.

Hardiment engagée dans cette voie de réforme et d'indépendance, l'Irlande travailla rapidement à s'affranchir des

entraves que lui avait imposées l'Angleterre: l'explosion de la révolution française accéléra encore ce mouvement. Le gouvernement anglais se hâta de faire les concessions les plus impénitamment reclamées par les réformateurs irlandais, soit protestants, soit catholiques; mais l'appel que les plus ardents d'entre eux firent aux armes françaises compromit leur cause.

L'Angleterre, qui avait toléré assez patiemment l'insurrection légale des Irlandais, ne pouvait souffrir une invasion française; elle défendit sa conquête et ses priviléges par les armes, et l'Irlande retomba sous le joug. Alors, dans la crainte que le Parlement irlandais ne vint à reconquerre encore une fois son indépendance, l'Angleterre voulut lui en ôter les moyens en l'incorporant au Parlement anglais. La corruption unie à la violence triompha des répugnances les plus opiniâtres, et, en 1801, l'union fut prononcée entre l'Irlande et la Grande-Bretagne. Il ne faut pas croire que cette union eut pour effet de confondre l'Irlande avec l'Angleterre, d'en faire une province anglaise, soumise en tous points au même gouvernement, à la même police et aux mêmes lois. L'acte de l'union laissa à l'Irlande toutes ses lois, saufement il établit que désormais toutes les lois nécessaires aux deux pays seraient faites par un Parlement commun, où l'Angleterre et l'Irlande enverraient leurs représentants.

Jusque-là il n'avait été question en Irlande que de l'indépendance politique: les catholiques, il est vrai, avaient été délivrés des lois les plus opprimes portées contre eux, mais il étaient encore sous le poids des lois qui les rendaient incapables d'exercer les droits politiques. Le gouvernement anglais s'était engagé à abolir ces lois comme un adoucissement aux rigueurs de l'acte d'union; mais, malgré l'engagement formel pris par Pitt, ces lois ne furent pas rappelées, par suite de la résistance de Georges III. Dès lors, l'Irlande, avertie par ses malheurs passés, au lieu de recourir à la violence et à la révolte pour obtenir justice, n'employa plus pour obtenir le redressement de ses griefs que les moyens légaux que lui offrait la Constitution: elle en appela à la presse et à l'association. Vers l'année 1810, un comité de catholiques s'organisa à Dublin pour obtenir l'émancipation catholique; cette avait pour but le progrès légal; elle mit en œuvre l'agitation sans violence, la résistance sans révolution; aussi réussit-elle bientôt dans son sein tout ce qu'il y avait en Irlande d'instincts et de besoins d'indépendance.

Ce n'était pas assez, pour triompher, d'avoir une cause sainte, de défendre la cause de la liberté politique et religieuse, il fallait être conduits avec sagesse et prudence, il fallait trouver un chef capable de diriger le peuple, qui gagnât la confiance de l'Irlande et n'offrait pas d'abord l'Angleterre; un homme profondément pénétré de l'état du pays, comprenant également ses besoins et ses périls, assez puissant par la parole pour exciter dans l'âme du peuple des passions ardentes contre ce qui restait de servitude, et assez sage pour en arrêter l'élan à la fin de l'insurrection; qui, par conséquent, subtil autant que tribun eloquent, assez impétueux pour pousser l'Irlande et assez fort pour la contenir à son gré, sut se maintenir dans les bornes de la légalité et défendre lui-même avec succès devant un jury les excès qu'il avait encourus. Cet homme, ce chef, l'Irlande le trouva dans Daniel O'Connell.

On se trompe certainement lorsque l'on attribue à O'Connell l'honneur d'avoir réveillé chez les Irlandais la haine de la servitude et d'avoir conquis la liberté religieuse. Le mouvement d'indépendance avait précédé de longtemps l'apparition d'O'Connell sur la scène du monde; mais le mérite de cet homme extraordinaire est d'avoir adopté la défense de son pays malheureux, d'avoir compris les souffrances de l'Irlande, de s'en être fait le représentant, de s'être dévoué à cette noble tâche, et d'avoir hâté, par les qualités les plus diverses, le triomphe de la cause dont il s'était constitué l'organe.

Né à Dublin, d'une famille ancienne et qui descend, dit-on, des anciens rois d'Irlande, O'Connell fut élevé en France dans les collèges catholiques de Saint-Omer et de Douai. Jeune encore, il embrassa la carrière du barreau et s'y distingua par une éloquence forte et passionnée et par une ardeur intrépide à défendre ses corréligionnaires. Orateur applaudie dans les meetings, il se traîna pourtant tout naturellement à faire partie de l'association catholique, et il ne tarda pas à en devenir un des directeurs et après quelques années le chef tout-puissant.

Assurément, ce qui distingue O'Connell, ce n'est pas l'éclat de telle qualité particulière, c'est plutôt l'asssemblage de plusieurs qualités ordinaires, mais dont la réunion est singulièrement rare. Il y a, sans contredit, dans les rangs des catholiques irlandais, des orateurs d'une éloquence plus pure, des écrivains plus remarquables, des hommes d'action aussi courageux et aussi résolus; mais O'Connell réunit les qualités d'orateur, d'écrivain et d'homme d'action, et il les soumet à une prudence consommée qui dirige ses actions les plus spontanées en apparence. Accordez-lui en outre un bon sens, parfaît, et vous comprendrez la fortune d'O'Connell.

Grâce à ces qualités, O'Connell, en prenant en main la direction de l'association catholique, comprit que l'Irlande avait été trop facilement abattue par l'Angleterre dans toutes ses tentatives d'insurrection pour qu'elle dût demander désormais aux armes la justice qu'elle demandait de l'Angleterre. Un zèle imprudent eût fait perdre les lentes acquisitions des cinquante dernières années, et avant de songer à une indépendance complète, il fallait user de tous les moyens que fourraient les droits que l'Angleterre avait reconnus à l'Irlande. Demeurant strictement dans les limites de la légalité, O'Connell entreprit de donner à son pays la seule situation qui puisse le sauver, et tenir l'Angleterre dans une inquiétude favorable à l'Irlande; il établit un état permanent de guerre constitutionnelle, si l'on peut se servir de cette expression, une paix sans cessation, un état intermédiaire entre le régime des lois et l'insurrection.

C'est dans la conduite de cette association qu'il faut admirer le génie d'O'Connell. Il lui a donné les bases d'un parlement régulier; elle est représentée par un comité central séant à

Dublin et composé de membres dont le mode d'élection a varié suivant les circonstances. Ce comité, sous l'inspiration d'O'Connell, s'assemblé régulièrement, examine les lois proposées, les discute, censure les actes du pouvoir et ses agents, prend des résolutions, les publie dans un journal spécial. Comme tous les gouvernements établis, l'association leva des impôts en échange de la protection qu'elle donne. Elle commande, et l'Irlande obéit. Dès qu'elle l'ordonne, toutes les paroisses d'Irlande s'assemblent; des réunions se forment le même jour dans tout le pays. Elle s'établit comme la patronne de tous les citoyens; elle provoque et reçoit les plaintes de quiconque a des griefs contre l'autorité publique, contre les ministres protestants, contre les magistrats. C'est elle qui conduit les élections.

Telle est l'œuvre la plus importante d'O'Connell. Ce n'est pas tout que d'organiser, il faut constituer et maintenir. C'est encore à O'Connell que l'association doit d'avoir traversé tous les obstacles que lui opposait le gouvernement anglais. C'est à sa sagacité et à son incomparable intelligence des détails de la chose, que l'association a dû son salut, car toujours il a su mettre en défaut la haine de ses antagonistes, et toujours il a su trouver pour elle la forme que le législateur avait oublié d'interdire. « Il est bien aisé, s'écriait un juriste expérimenté, il est bien aisé de dire qu'il faut arrêter M. O'Connell et le livrer à la justice; mais la difficulté est de le surprendre en défaut et de trouver une loi qu'on puisse l'accuser d'avoir formellement violée. » Singulière situation de l'Angleterre, gênée par ses propres lois dans ses plus ardents désirs d'oppression! Ou trouver ailleurs une tyrannie qui tolère, dans un pays vaincu et enclavé, la liberté de la presse, le jury et le droit de s'associer le plus illimité?

(La suite à un autre numéro.)

Courrier de Paris.

En arrivant sur le boulevard Saint-Antoine, un peu avant la place de la Bastille, si vous jetez les yeux du côté opposé à la place Royale, vous verrez trois maisons neuves qui montrent aux passants leur blanche façade de pierre de taille et de meulins. Les toits sont à peine achevés; les fenêtres, encore dépolies de boiseries et de vitres, permettent à l'œil de pénétrer par leurs ouvertures béantes dans cette solitude pleine de tristesse des bâtiments en construction. Laissez passer quelques jours, et ce désert sera peuplé et brouillé, du rez-de-chaussée à la mansarde; à peine attendra-t-on que la dernière pierre soit posée et que le maçon ait donné le dernier coup de truelle. Le Parisien n'y regarde pas de si près; dès qu'il voit les choses, il faut qu'il en jouisse, le proverbe: *Qui va doucement va sûrement*, n'est pas fait pour son usage; vivement et promptement, telle est sa devise, et Dieu pour tout le monde! Si M. le prélet de police le laissait faire, il essaierait de traverser les ponts dont une seule arche serait construite; les murs sont encore humides, les portes tout au plus assurées, l'escalier et les cours pleins de poussière et de chaux, et le voilà qui s'installe dans la maison! Que la chose soit possible, en attendant l'achevement des fondations et des voûtes, il se logera dans la halle du plâtrier! Médecins et pharmaciens re tiennent le bénéfice le plus net de cette arête de location expéditive; les migraines, les rhumes et les maux de poitrine fleurissent à l'ombre des fraîches mœulles. — Mais revenons à nos trois maisons. En elles-mêmes, elles n'ont rien de particulier ni de remarquable. Figurez-vous trois maisons comme Paris en bâti tous les jours par centaines: une boutique et six étages, voilà l'architecture actuelle; le métier du tailleur de pierres y prend plus de place que l'art de Vitruve et de Palladio. Mais si vous interrogez le sol sur lequel pèsent ces masses énormes, ces espèces de casernes où les Parisiens s'entassent, le sol vous répondra quelque chose. Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement. Que voulez-vous? cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions! Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue. Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

Dans chaque sillon de ce champ immense, remué depuis des siècles, quelque chose échoue.

Il n'y a pas, en effet, un seul de ces entassements de pierres et de charpentes qui ne recouvre pour ainsi dire un lieu célèbre par un homme ou par un événement.

Cette terre parisienne a de tout temps été si féconde en grands crimes et en grandes actions!

les plus ardentes du siècle dernier. Vous êtes là en plein dix-huitième siècle; vous vivez de sa vie à la fois frivole et sérieuse, dogmatique et sensuelle; dans cette demeure ainsi reconstruite, les affaires, le plaisir, la philosophie se disputent la main et combattent en même temps; la passion, le rude sarcasme, la raillerie légère, sont les hôtes du logis. Qui vous dira je? Vous n'êtes plus dans mes trois maisons neuves, mais dans la maison de Beaumarchais; et ne voyez-vous pas là-bas, sur les muraillées, une ombre heste et souriante? c'est l'ombre de Figaro qui passe; un aperçut encore le bout de sa resille, le manche de sa guitare, un éclair de son aïlle provocante et spirituel, et la lame de son rasoir allié comme sa langue à deux tranchants.

À cette place même, un peu avant la Révolution, Beaumarchais s'était fait bâtir une habitation immense et magnifique; Voltaire en était le dieu lare; sa statue en décorait l'entrée; son portrait se repérait de salon en salon. Traverser ces sentiers de sable qui se croisent dans le jardin, passer sous ces rochers postiches, sous ces massifs de verdure, vous découvrez un temple d'une forme antique. Quelle est la divinité qu'on y encense? Est-ce la sage Merveille, ou Apollon aux fleches rapides, ou Mars au casque retentissant? Non: c'est encore Voltaire.

Beaumarchais s'était d'ailleurs soumis scrupuleusement à cette doctrine que son dieu Voltaire enseigne quelque part: *le superflu, chose si nécessaire*. Le nécessaire, selon la doctrine de Voltaire, se montrait partout dans la maison de Beaumarchais: riches peintures, magnifiques statues, adorables bas-reliefs; Rome, la Grèce et l'art de Jean Gonjou. La philosophie d'une part, de l'autre l'hébre et Ganiméde; ici une sentence de quelque sage gravée en lettres d'or; la et aphorisme en latin macaronique inscrit au fronton de la salle à manger :

EREXI TEMPLUM A BACCHO,
AMICISQUE GOURMANTIBUS.

Curieux mélange de raillerie et de gravité, de foi et de scepticisme, où se trouve résumé d'une manière originale le caractère singulier de ce siècle qui se passionnait et souffrait avec Jean-Jacques pour la cause et l'avenir de l'humanité, et d'autre part se livrait au plaisir et au doute avec insouciance, et sans doute comme Figaro: « Qui sait si le monde durea trois semaines? »

Ainsi la maison de Beaumarchais n'existe plus; abattue, il y a déjà plusieurs années, pour les menus plaisirs du cardinal Saint-Martin, elle était restée longtemps à l'état de terrain vague. L'œil rencontrait avec tristesse cette immense et stérile solitude dans le voisinage d'un faubourg si actif et si peuplé. Maintenant ce désert est bâti du haut en bas, on peu s'en faut, bâti par des maçons et rien de plus: il ne faut pas compter sur l'étrusque et l'étonnante que Beaumarchais n'avait pas épargnées, ni sur des frises imitées du temple d'Antonin et de Faustine. Cependant les maçons ont en beau faire, un homme d'un peu de savoir, de curiosité et d'esprit, ne passera par là sans dresser l'oreille et sans ouvrir les yeux, comme s'il entendait encore la voix mordante de Figaro, comme s'il voyait briller derrière la jalousie le regard amoureux de Rosalie et la vive prunelle de Suzanne.

De la guitare au cor de M. Vivier, il y a la différence du cuivre à la corde, mais, au fond, il s'agit de la même chose, c'est-à-dire de deux artistes; l'un toutefois l'emporte sur l'autre, comme le chêne sur l'humble charme, et je suis obligé de le dire, au risque de froisser l'amour-propre du barbier de Séville, ce n'est pas Figaro qui est le chêne. Après tout, qu'importe à Figaro? il n'a jamais eu la prétention d'être un virtuose: Figaro n'a été musicien que par hasard et en passant, comme il a été tant d'autres choses: poète, barbier, diplomate, auteur dramatique, journaliste, commis, médecin, apothicaire même, suivant les évolutions de son étiole. Si Figaro portait une guitare, c'était seulement pour accompagner sa philosophie :

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur;

et aussi pour fredonner de temps en temps un air tendre sous le balcon de quelque piquante Listette andalouse, tandis que le seigneur comte Almaviva enginait les Rosines. — Quant à M. Vivier, c'est autre chose: M. Vivier n'a jamais couru en aventurier les rues de Paris, ni livré bataille aux Bartholdi et aux Basile, et ceci explique comment M. Vivier est devenu un artiste remarquable, un joueur de cor, ou, pour parler la langue technique, un *corniste* étonnant, tandis que Figaro n'a jamais fait que râcler de la guitare.

M. Vivier est à Paris depuis quelques semaines; jusqu'à ce qu'il n'était pas autre chose qu'un homme comme un autre, parfaitement inconnu. Employé à Lyon dans une maison de commerce, M. Vivier ressemblait en apparence à un simple commis tenant la partie double et ayant la marchandise. Mais, à peine le metier laissait-il à notre jeune homme une heure de loisir, qu'aussitôt le commis faisait place à l'artiste. M. Vivier s'envolait dans sa mansarde; là, s'attaquant corps à cor au dur et rebelle instrument, à force de courage, d'adresse et de perséverance, il est parvenu à le dompter, à le soumettre, à le rendre plus docile, plus obéissant, plus fidèle qu'il n'est jamais monté sous la main de ses dominateurs les plus heureux et les plus célèbres. En un mot, M. Vivier l'a arrachée des secrets qu'il semblait dérober aux autres. Giulio Paer, le Messie du cor, Punto et Rudolphe, ses apôtres, Gallay, Dauprat, Duvennoi, Mengal, et d'autres aussi fameux n'ont pas obtenu ce qu'il accorde à M. Vivier.

Que leur disait-il, en effet? Il répondait à leur provocation par un son unique, par des notes successives. Nos maîtres avaient beau l'exciter à parler davantage, avec tout l'art imaginable, ils n'en tireraient pas un mot de plus. M. Vivier, et

c'est là le merveilleux de sa déconverte, M. Vivier a donné à l'instrument soliloque une double, une triple voix; avec M. Vivier, le cor chante la romance de Richard, une *Fierge brûlante*, et, du même coup, vous entendez la partie de Blondel et la partie de Richard. Vous platzé d'écouter la *Chasse du jeune Henri*? notre cor, en véritable sorcier qu'il est, exécute par trois sons simultanés les marches d'harmonie, les traits de violon et la fanfare. Si M. Vivier ne s'entend pas avec le diable, il ne s'en fait guère; c'était du moins l'avis d'Auber, d'Halévy et d'Adolphe Adam, qui se trouvaient la avec nous autres ignorants, tandis que M. Vivier faisait ses tours de force. Comment est-il parvenu à cette déconverte et à ce prodige d'acoustique? c'est son secret et il le garde. — Dicis ou diable, toujours est-il certain que M. Vivier vient d'augmenter le hotaillon des phénomènes vivants que Paris recrute incessamment. L'été n'est pas favorable aux cornistes; mais arrive juillet et la saison des concerts, ce cor diabolique fera fureur.

Notre virtuose ne possède pas son secret miraculeux, qu'il lui restera encore un moyen de faire du bruit et d'être remarqué: M. Vivier se rattache à une haute parenté; un sang fameux coule dans ses veines; il est positivement le neveu d'un des hommes les plus étonnans du dix-neuvième siècle, de M. de Perpignan, ce héros aussi modeste que brave, qui a laissé un de ses membres sur tous les champs de bataille, depuis le passage des Thermopyles jusqu'à la prise de la Casabala. Après avoir enlevé des sanglantes moissons de lauriers et dispersé plusieurs armées de sa propre main, M. de Perpignan se repose des fatigues de la guerre dans les arts de la paix. Comme Apollon, il préside aux concerts et s'adonne aux Muses, particulièrement à Thalie et à Melpomène; Momus et ses gredos lui sont également familiers. Quelle joie pour ce vénérable guerrier de voir que son exemple fructifie dans sa famille, et que les arts y fleurissent à l'ombre de ses cœcratrices! Chargé d'ans et d'decorations, obligé de faire halte après avoir parcouru le monde l'épée à la main et renversé tant de citadelles, il est bien doux à ce Nestor des soldats français, le soir, quand ses blessures se renouvellent, d'avoir un neveu près de son chevet et de pouvoir lui dire: « Joue-moi un air de cor, »

On sait que le bazar Bonne-Nouvelle a ouvert un champ d'asile aux peintres proscribs par le jury d'examen. Là, le paysage, le tableau d'histoire, le portrait, la miniature, le crayon et le pastel, exiles des honneurs du Louvre, sont venus s'abriter, non sans douleur, non sans rancune, non sans lamentation; dans ce Louvre au petit pied, image de la patrie absente, peu à peu nos peintures proscribes se sont accoutumées, et le public leur a rendu visite dans ce bazar hospitalier.

Deux hommes pleins d'activité et d'intelligence, MM. Techier et Guillemin, ont résolu de faire succéder à cette exposition passagère une exposition permanente qui réunira à la fois les œuvres des vieux maîtres et les productions des peintres vivants. Les artistes, obligés de disséminer leurs œuvres chez les marchands de tableaux, auront là un musée permanent, et des vastes salles éclatantes de lumière, au lieu de la sombre nuit et du long jour des étroites boutiques. Une riche bibliothèque destinée à seconder les études des artistes servira de complément à l'entreprise; enfin on promet un journal consacré tout entier au monde des beaux-arts, c'est-à-dire au mouvement si curieux et si varié des idées, des travaux, des affaires qui l'occupent. A peine MM. Techier et Guillemin avaient-ils fait entendre le premier bruit de cette vaste entreprise, que les artistes en comprirent l'utilité et l'importance. Beaucoup de talents et de noms honorables ont déjà donné leur adhésion; les autres viendront certainement compléter la liste, et Paris possédera bientôt un magnifique établissement dont Londres, sa rivale, lui donnera depuis longtemps l'exemple, et qu'il n'avait pas encore songé à s'approprier. Ainsi, dans notre ville prodigieuse toujours debout, toujours curieuse de nouveautés, toujours ardente et infatigable, chaque matin amène une amélioration ou une déconverte: tout s'agit, tout se renouvelle, tout change, tout s'agrandit, et la civilisation y gagne quelque chose.

L'auteur de *Luerée*, M. Ponsard, a quitté Paris; M. Ponsard est devenu un personnage; il est naturel que nous tenions note de son départ. Où va M. Ponsard? le jeune poète retourne tout simplement dans sa province, sans plus de mystères ni de frasques; après le grand éclat de sa tragédie, M. Ponsard aurait pu exploiter sa célébrité à l'exemple de certains poètes et de certains fabricants de drames que tout le monde devine, ce qui nous dispense de les nommer; qui en déplaira M. Ponsard de se montrer dans les différentes cours de l'Europe, comme un géant ou un hercule du Nord, et de crier partout: « Me voilà! acceptez ma défaite! » Un curieux, un crachat, quelques roulées, s'il vous plaît, — M. Ponsard reste dans sa modestie et dans sa simplicité: il part, il abandonne Paris pour retrouver la paix des heures studieuses, isolées et paisibles; M. Ponsard se soucie fort peu de baisser la main ou la semelle des dues héréditaires et des autocrates; il n'adore qu'une divinité, la Poésie! Il n'en sait qu'un roi, l'Art! C'est une religion trop rare aujourd'hui pour qu'en n'encourage pas les jeunes levées qui y reviennent. M. Ponsard, dans sa retraite, s'occupera de sa seconde tragédie; il l'a promise au Théâtre-Français pour l'hiver de 1845, c'est-à-dire dans dix-huit mois. Notre poète ne veut pas s'envoler dans le règlement des improvisateurs à tant la ligne et des génies de pacotille. — Cependant on annonce que M. Alexandre Dumais vient d'achever trois romans, quatre drames en cinq actes, douze vaudevilles, et de recevoir sa cent-quinquante-septième décoration du shah de Perse.

M. Harel ne se gît pas pour battu; nous parlons tout à l'heure de Beaumarchais: après la chute du *Barbier de Séville*, Beaumarchais fit une foudroyante préface; M. Harel va-donc, l'imiter. La chute des *Grands et des Petits* l'autorise à prendre cet exemple et cette consolation. Public, critiques, directeurs, M. Harel doit passer tous ses ennemis au fil de sa plume. On cite déjà quelques traits de cette attaque a

coup d'épigrammes. En voici un qui frappe à bout portant sur un certain commissaire du roi, accrédité auprès d'un certain théâtre. « M. » est un homme complet, qui n'a rien demandé à l'éducation de ce que lui a refusé la nature. « Allons! courage, M. Harel, singez Beaumarchais; mais rappellez-vous que le *Marriage de Figaro* suivit de près de la *précieuse* du *Barbier de Séville*.

Hier, une foule immense encombrait le boulevard Bonne-Nouvelle? — De quoi s'agit-il? D'un escrimeur qui déjeune avec un sabre! Paris est toujours ce Paris qui faisait dire à Rabelais: « O! peuple! tant soit par nature, qu'ong bastleur, nng vendeur de rogastons, unng modet avec ses cymballes, unng vieillies, au mythe d'ung carrefour, assemblé plus de gents que ne ferat one ung prescheur évangélique! »

Salle de concerts de la rue de la Victoire.

C'est M. Henri Herz, l'habile et célèbre pianiste, qui en est propriétaire, et qui l'a fait construire il y a peu d'années. Elle n'a rien de commun avec celle du Conservatoire, dont nous faisons remarquer nngue l'extrême simplicité. Celle-ci, au contraire, est brillante, somptueuse et tout sauf mondaine, de vives peintures la décorent; d'élégantes arabesques l'enveloppent de leurs replis ondulés; l'on y circelle de toutes parts, à la clarté de mille bougies.... Mais que vais-je faire? essayer de la peindre avec des parades? Dieu m'en préserve! Pour en donner au lecteur une idée complète, l'illustration a des moyens bien plus sûrs que la description la plus exacte et la plus détaillée.

Donc, en ce lieu si richement et si coquettement orné, l'élite de la société parisienne se remet chaque hiver toutes les fois qu'un artiste français ou étranger vient invoquer son suffrage. Aréopage quelquefois sévère, plus souvent bienveillant, mais toujours sévère, et dont les arrêts sont à peu près sans appel. C'est là que madame Damoreau est venue prouver récemment que ce terrible vent du nord, l'ennemi mortel de tous les gisiers maléfiques, qu'elle avait osé braver au centre même de son empire, avait désarmé devant elle, et n'avait autrement ni l'étonnante justesse de ses intonations, ni la délicatesse de ses inflexions, ni la vibration douce et veloutée de sa voix. C'est là que M. Servais a fait admirer, dans quatre concerts successifs, cette puissance d'archet, cette audace de doigté, cette richesse de style, qui font de lui le plus étonnant des violoncellistes. C'est là que M. Ronconi a révélé au public dilettante un talent si puissant dans ses effets et si original dans ses moyens, que personne, ayant de l'avoir entendu, n'aurait pu s'en faire une idée. C'est là que mademoiselle Lia Dupont, madame Iewins, MM. Ponsard, Gérard, Sivori.... Mais, hélas! pourquoi ces doux souvenirs sont-ils déjà si loin de nous? Pourquoi le temps, à Paris, court-il si vite? Voilà plus d'un mois déjà que les violons sont rentrés dans leurs boîtes et les flûtes dans leurs étuis, et que toutes ces bouches harmonieuses sont fermées; pourquoi troubler un repos si respectable et si bien gagné? Parler de musique au mois de juin, ne serait-ce pas d'ailleurs le même anachronisme que si nous parlions du rossignol et des roses au mois de décembre?

Nous ne pouvons nous dispenser pourtant de dire quelques mots des dernières expéditions musicales dans la salle de M. Herz: c'est le théâtre, et qui ont en lieu sous le commandement de M. Herz: le prince de la Moscova.

Depuis quelques mois, en effet, M. le prince de la Moscova est à la tête d'une armée chantante, la plus nombreuse qu'on ait encore vue peut-être, la mieux disciplinée, la plus riche en soldats exercés et dévoués. Ces soldats ne sont point des artistes; c'est bien mieux vraiment. Alliez donc demander aux artistes ce zèle, cette ardeur, cet enthousiasme, et surtout ce désintéressement personnel qui fait que chaque exécutant s'oublie, et ne songe qu'à l'effet général! Un amateur fait de la musique pour son plaisir, et, s'il est habile, pour le plaisir des autres, et voilà pourquoi il la fait bien; mais l'artiste est toujours préoccupé de quelque arrière-pensee: il a sa fortune à faire, sa réputation à établir ou à étendre, et les occasions de se mettre en contact avec le public ne sont pas assez fréquentes pour qu'il néglige d'en tirer parti. Ne lui proposez donc pas de jouer son rôle dans un éclat ou dans un morceau d'ensemble, ce serait pour lui du temps et des sons perdus. S'il consent à figurer dans un duo où il lui faudra partager les applaudissements de l'auditoire, soyez bien sûr qu'il vous fasse un sacrifice: ce qu'il recherche, ce qu'il choisit de préférence, ce sont les arts et surtout les *caractères* modernes où abondent les difficultés mécaniques, où il est sûr enfin de briller, et de briller tout seul; mais ne venez pas lui parler d'un psaume de Marcello, d'un motet de Haydn, d'un madrigal de l'abbe Clari, d'un chœur de Haendel ou de Palestina, Palestina! Haendel! Marcello! qu'est-ce que cela? à peine en a-t-il entendu parler dans sa jeunesse: que voulez-vous qu'il fasse de pareille denrée?

Le disredit où était tombée depuis longtemps la musique d'ensemble, et surtout la musique ancienne, avait produit une large lacune, une vide immense, que déploraient amèrement les vrais amateurs, ceux qui ne cherchent pas à l'art musical que les pures joies sans qu'il procure et les nobles sentiments qu'il fait naître. C'est pour combler ce vide que M. le prince de la Moscova, musicien habile, et qui a déjà fait ses preuves comme compositeur, vient d'organiser la SOCIÉTÉ DES CONCERTS DE MUSIQUE VOLAILE, RÉGULIÈRE ET CLASSIQUE. Tout ce qu'il y a dans Paris d'amateurs distingués a compris immédiatement sa pensée et s'est empressé de répondre à son appel, et la société a déjà donné, dans la salle de M. Herz, trois séances également remarquables par l'intérêt qu'elles ont excité et par le succès qui a couronné les efforts des événements.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la musique ancienne fait

tous les frais de ces réunions, et presque exclusivement la musique d'ensemble. Les deux illustres chefs de l'école du Midi et de l'école du Nord, Palestina et Roland Lassus, y ont occupé, comme de raison, la place d'honneur. Avec eux, Marcello, Clari, Martini, Haendel, Joseph Haydn, Sébastien Bach, etc., etc., viennent figurer tour à tour, et recueillir leur part d'admiration et d'hommages. Il faut le dire, on entendrait difficilement ailleurs les grandes pensées de ces vieux maîtres interprétées avec autant d'intelligence et par des voix aussi harmonieuses. Madame de Sparre, madame Merlin, ma-

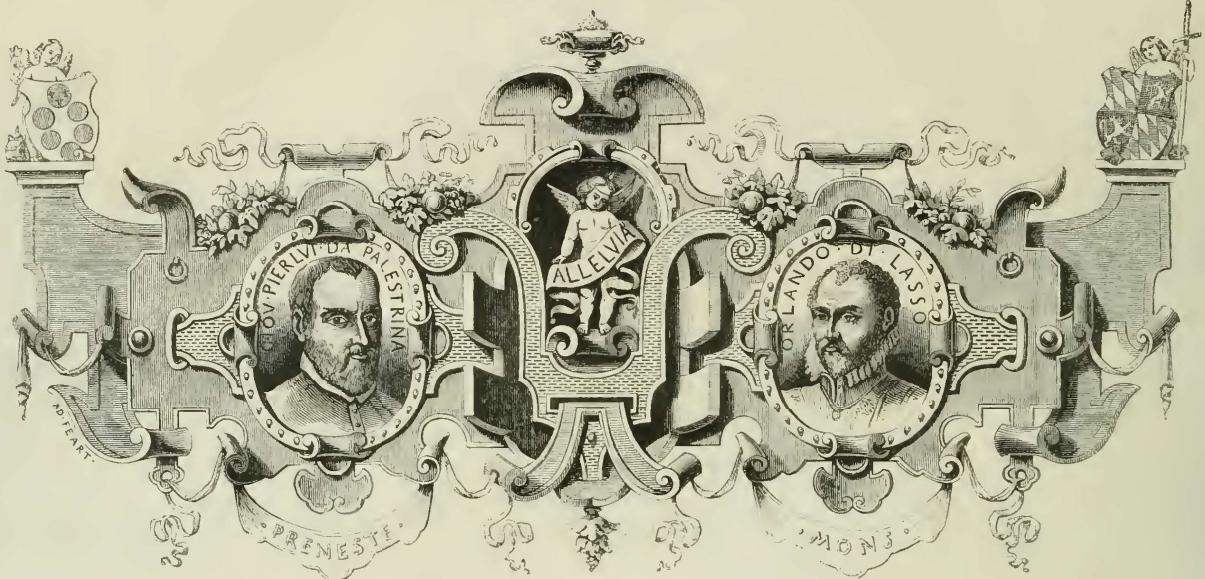
dame Dubignou, mademoiselle de Chancourtois, mademoiselle Thorn, M. le prince Bellegioso, en savent tout autant que des artistes, et ne sont point des artistes ; c'est la justement la cause de leur supériorité. L'ur organe ne s'est point fatigué, leur goût ne s'est point émoussé dans cette lutte sans repos que les chanteurs de profession sont obligés de soutenir contre les trompettes, les trombones, les timbales et tout ce barbare fracas qui a pris, dans nos théâtres, la place de l'harmonie ; ils n'ont perdu ni le sentiment des nuances délicates, ni cette calme et pure vibration à laquelle la voix humaine doit

son plus grand charme et ses effets les plus délicieux. Aussi, quand toutes ces voix si intelligentes et si doucement sonores se réunissent pour l'exécution d'une composition chorale, l'harmonieux ensemble qui en résulte jette dans l'âme des auditeurs une émotion profonde et mystérieuse que nous cherchons en vain à définir et que nous renonçons à décrire.

L'entreprise de M. le prince de la Moscova est noble et belle, et nous ne doutons pas qu'elle n'exerce l'influence la plus puissante et la plus salutaire sur les destinées ultérieures de l'art musical.

○ SALUTARIS HOSTIA.

Musique de PALESTRINA



SOPRANO. O sa - lu - ta - ris Hos - tia que ce -

ALTO. O si - lu - ta - ris Hos - ti - a O sa - lu - ta - ris Hos - ti - a que

TENOR. O sa - lu - ta - ris O sa - lu - ta - ris O sa - lu - ta - ris Hos - ti - a que ce - - - li pan -

BASSO. O sa - lu - ta - ris Hos - ti - a que ce - - - li pan - dis

ce - - - li pan - dis que ce - - li pan - dis que ce - - - li pan - dis pan - dis os - ti -

ce - - - li pan - dis ce - - li pan - dis os - - - ti - um que ce - - - li pan - dis pan - dis os - ti -

dis os - - - ti - um que ce - - li pan - dis os - - - ti - um que ce - - - li pan - dis que ce - - li pan - dis os - ti -

pan - - - dis os - ti - um que ce - - - li pan - dis que ce - - - li pan - dis que ce - - li pan - dis os - ti -

um bel - la pre - - - - - munt pres - - - - - munt hos - - - - - tri - - - - - li - - - a bel - - - - - la

um bel - - - - - la pre - - - - - munt hos - - - - - tri - - - - - li - - - a bel - - - - - la pre - - - - - munt hos -

um bel - - - - - la pre - - - - - munt bel - - - - - la pre - - - - - munt hos - - - - - tri - - - - - li - - - a bel - - - - - la bel - - - - - la pre - - - - - munt hos -

bel - - - - - la pre - - - - - munt pre - - - - - munt hos - - - - - tri - - - - - li - - - a bel - - - - - la bel - - - - - la pre - - - - - munt hos -



(Salle de concerts de la rue de la Victoire.

La cour du grand-duke.

NOUVELLE.

"Suite. — Voir page 213."

Les malheurs du prince avaient tellement absorbé l'attention et la sensibilité de Balthazard, que le souvenir de ses propres embarras s'était complètement effacé pendant cette soirée où le grand duc Léopold lui avait révélé les secrets de sa position politique et financière. Ce ne fut qu'après être sorti du palais qu'il fit un retour sur lui-même. Comment se tirer d'affaire avec les acteurs engagés, et amenés à deux cents lieues de Paris sur la foi des traités? que leur dire, et comment leur faire entendre raison? Le malheureux directeur passa une mauvaise nuit. Aussitôt que parut le jour, il se leva, demandant à la fraîcheur du matin de calmer ses esprits agités, et de lui inspirer quelque honneur et habile manœuvre pour sortir de ce mauvais pas. Dans une promenade de deux heures, il eut tout le loisir de parcourir Carlstadt et d'admirer les agréments de cette capitale. Carlstadt était une ville élégante, coquette, oisive, avec des rues larges et droites qui la perçaient de part en part, de jolies maisons bien alignées, dont les fenêtres étaient armées de petits miroirs indiscrets qui reflétaient les passants et transportaient dans les appartements les scènes de la voie publique; de sorte que les habitants pouvaient, grâce à ce daguerreotype animé, satisfaire leur curiosité sans se déranger. C'est la une innocente récréation que se donnent volontiers les bourgeois allemands. Du reste, la capitale du grand-duché de Naristchein paraissait ne s'occuper que fort peu d'industrie et de commerce; le mouvement y était modéré, le luxe en était banni, et sa prospérité surtout aux goûts modestes, à la philosophie flegmatique de ses citoyens.

Une troupe de comédiens ne pouvait pas faire fortune dans un pareil pays. — Il faudra donc absolument reprendre le chemin de la France, pensa Balthazard après avoir fait le tour de la ville; puis il consulta sa montre, et, jugeant que l'heure était convenable, il se dirigea vers le patis, où il entra sans plus de façon que la veille. Le fidèle Wilfrid, remplissant les fonctions de gentilhomme ordinaire, le reçut comme un vieil être connu, et s'empressa d'introduire dans le cabinet du grand-duke. Son Altesse lui parut plus soucieuse que la veille. Le prince marchait à grands pas, le front baissé, les bras croisés, et tenant à la main des papiers dont la lecture l'avait évidemment contrarié. Pendant quelques instants il garda le silence; puis, s'arrêtant devant Balthazard, il lui dit tristement:

« Vous me trouvez ce matin moins calme qu'hier soir; c'est que je viens de recevoir d'assez mauvaises nouvelles, et je ne sais pas me défendre contre une première impression... Ah! vraiment, tout cela me pèse, et je leur abandonnerais de grand cœur cette pauvre souveraineté, cette couronne d'épines qu'ils me disputent, si l'honneur ne me commandait de soutenir jusqu'au bout mes droits légitimes... Oui, en ce moment je n'ambitionne qu'un sort paisible, et je donnerais volontiers mon grand-duché, mon titre, ma couronne, pour aller vivre tranquillement à Paris, en simple particulier, avec trente mille livres de rentes.

— Je le crois bien! » s'écria Balthazard qui, dans ses plus beaux rêves, n'avait jamais élevé si haut ses vœux témorentaires.

Cette naïve exclamation fit sourire le prince. Il ne fallait que peu de chose pour chasser ses ennuis et lui rendre cette légère dose de bonne humeur qui flottait habilement à la surface de son caractère.

« Je comprends, reprit-il galement; vous trouvez que je ne suis pas dépendant! Dépenser trente mille francs de revenu dans l'indépendance et les plaisirs de la vie parisienne, est un sort plus digne d'envie que gouverner tous les grand-duchés du monde. Vous avez raison, et je le sais par expérience, car il y a une dizaine d'années, lorsque je n'étais encore que prince héritier, j'ai passé six mois à Paris, libre, riche, insouciant, et mes souvenirs me disent que ces jours là ont été les plus beaux de ma vie.

— Eh bien! est-ce qu'en liquidant tout ce que vous avez ici vous ne pourriez pas réaliser cette fortune? D'ailleurs, ce cousin dont vous me faîsiez l'honneur de me parler hier vous assurerait avec plaisir vos trente mille francs de rente, si vous lui cédez votre place qu'il envie... Mais, monseigneur, vous venez que vous parlez franchement?

— Je ne demande pas mieux.

— Une existence paisible et modeste aurait sans doute beaucoup de charmes pour vous, et vous le dites dans la sincérité de votre âme; mais d'un autre côté vous tenez essentiellement à votre couronne, et ce n'est pas seulement par ces raisons d'honneur que vous invoquez tout à l'heure. On a beau dire et s'expliquer les douceurs du calme et de la retraite dans un moment de fatigue et d'orage, un trône, tout boîteux qu'il soit, est un siège que l'on ne saurait quitter sans regrets... Voilà mon opinion, formée à l'école dramatique; c'est peut-être une réminiscence de quelque ancien rôle, mais on trouve parfois la vérité au théâtre. Or donc, puisque, à tout prendre, ce qui vous convient le mieux est de rester en place, vous devriez... Mais pardon, mes paroles sont peut-être trop libres...

— Parlez en toute liberté, mon cher directeur, je vous le permets et je vous en prie. Je devrais donc, disiez-vous?...

— Vous devriez, au lieu de vous livrer au découragement et aux idées poétiques, ne pas attendre le coup qui vous frapperait, ne pas vous contenter de tomber noblement. Les circonstances sont favorables, vous n'avez plus ni ministres ni conseillers d'État pour vous induire en erreur et vous embrouiller dans vos projets. Fort de votre bon droit et de l'assurance de vos sujets, il est impossible que vous ne trouviez pas un moyen d'assurer votre position et de rétablir vos liens.

— Il n'y en a qu'un seul.

— Cela suffit.

— Un bon mariage.

— Ah! c'est vrai, je n'y pensais pas, vous êtes garçon!... Eh bien! vous voilà sauvé, un bon mariage!... C'est comme cela que les grandes maisons se consolident quand elles sont menacées de tomber en ruines. Épousez-moi une grosse héritière, la fille unique de quelque riche banquier.

— Vous n'y pensez pas! une mésalliance!

— Ah! si vous faites le fier!...

— Ce n'est pas moi, je n'ai pas de préjugés; mais que dirait l'Autriche si je me permettais de déroger? Ce serait un nouveau grief dont on me manquerait pas de se servir contre moi. Ensuite, les millions d'un banquier ne me suffiraient pas; il me faut une alliance avec une famille puissante sur laquelle je puise m'affirmer. Cette alliance, telle que je la souhaite, s'offrirait à mes yeux; il y a quelques jours encore je pouvais prétendre à ce moyen de salut. Un de mes voisins, le prince Maximilien de Hanau, qui est très bien en cour de Vienne, a une sœur à marier: la princesse Edwige est jeune, belle, aimable et riche; c'est un excellent parti, et j'avais déjà entamé les préliminaires d'une demande en mariage; mais deux déceptions que j'ai reçues ce matin renversent toutes mes espérances. Voilà le motif de l'abattement dans lequel vous avez trouvé tout-à-l'heure.

— Voyons, répondit Balthazard, Votre Altesse est peut-être trop prompt à se décourager.

— Jugez-en vous-même. J'ai un rival, l'électeur de Biberick; ses États sont moins considérables que les miens, mais il est plus solidement établi dans son petit électoral que je ne le suis dans mon grand-duché.

— Permettez, monseigneur, j'ai vu l'année dernière à Bade l'électeur de Biberick, qui s'y trouvait en même temps que nous; sans flatterie, ce prince ne saurait soutenir aucune comparaison avec Votre Altesse: vous avez à peine trente ans et il en a plus de quarante; vous êtes bien fait de votre personne, il est lourd, épais et mal bâti; vous avez le visage agréable et noble, sa figure est commune et disgracieuse; vos cheveux sont du blond le plus pur et les siens d'un rouge flamboyant. La princesse Edwige ne peut manquer de vous donner la préférence.

— Fort bien, mais on ne lui laissera pas le choix; elle dépend de son auguste frère, qui la mariera sans la consulter.

— Voilà ce qu'il faut empêcher.

— Comment?

— En inspirant de l'amour à la jeune personne. Il y a tant de ressources dans le sentiment! On voit tous les jours des mariages de convenance détruits et rompus au profit d'un mariage d'inclination.

— Oui, cela se voit dans les comédies...

— Qui fournissent d'excellentes leçons...

— Aux gens d'un certain monde; mais nous autres princes, nous n'avons pas le bénéfice de ces sortes de combats où l'accord de deux coeurs bien épris fait plier tous les obstacles.

— Sur ce point-là, monseigneur, j'ose ne pas être entièrement de votre avis. Les maîtres de l'art que j'étudie et que je pratique depuis trente ans m'ont appris que ces sortes d'affaires se traitent dans les palais à peu près comme ailleurs; toute la différence est dans la forme, plus pompeuse chez vous. Du reste, pourquoi ne feriez-vous pas une tentative? Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de vous mettre en route dès demain, et d'aller faire une visite au prince de Hanau.

— C'est inutile. Pour voir le prince et sa sœur je n'ai pas besoin de me déranger; une de ces déceptions m'annoncent leur arrivée à Carlstadt. Comprenez-vous maintenant tout le malheur de ma position? Ils arrivent! Au retour d'un voyage qu'ils viennent de faire en Prusse, ils traverseront nos États et s'arrêteront dans ma capitale, où ils me demandent l'hospitalité pour deux ou trois jours. Vous voyez bien que je vais être perdu dans leur esprit. Que penseront-ils de moi quand ils me trouveront seul, abandonné, dans mon palais désert? Croyez-vous après cela que la princesse soit tentée de partager mon sort et de passer si voie dans ma triste solitude? L'année dernière elle est allée à Biberick; l'électeur l'a d'ignorance reçue. Il avait du moins à lui offrir les plaisirs d'une cour animée; il pouvait mettre à ses ordres des gentilshommes, des chambellans; il pouvait lui donner des concerts, des fêtes, des bals. Et moi, rien! Suis je assez malheureux! assez humilié! Et pour que aucun affront ne me soit épargné, mon rival veut que son mariage soit négocié ici même; oui vraiment! L'électeur me brave à ce point! Il vient de m'expédier un ambassadeur, le baron Pépinster, chargé, dit-il, de conclure un traité de commerce qui serait fort avantageux pour moi; mais cette affaire n'est qu'un vain prétexte. Le baron n'a d'autre mission que de s'entendre avec le prince de Hanau; cette rencontre est habilement ménagée, pour que la négociation conjugale s'accomplice secrètement et sans appareil. Voilà ce qu'il me faudra voir! Je serai contraint de subir cet outrage, de dévorer l'injure, de donner au prince et à sa sœur le spectacle de ma misère, de mon abaissement!... Ah! que ne ferai-je pas pour me soustraire à cette honte!

— Il y aurait peut-être un moyen! » s'écria Balthazard après un instant de réflexion.

— Un moyen? Parlez, quel qu'il soit, je l'adopte.

— Un moyen bizarre et hard! continua Balthazard.

— N'importe! je suis prêt à tout risquer.

— Il vous faut dissimuler votre abandon, repeupler ce palais, avoir un cour?

— Oui.

— Pensez vous que les courtisans qui vous ont délaissé répondront à votre appel, consentiront à revenir?

— Jamais. Ne vous ai-je pas dit qu'ils étaient gagnés par mes ennemis?

— Pourriez-vous en trouver d'autres parmi vos sujets les plus distingués?

— Impossible! Il n'y a que très peu de gentilshommes

parmi mes sujets. Ah! si une cour pouvait s'improviser! d'ailleurs prendre les derniers bourgeois de Carlstadt...

— J'ai mieux que cela à vous offrir.

— Qui donc?

— Mes comédiens.

— Comment? vous voulez que je me compose une cour avec vos acteurs?

— Oui, monseigneur, et vous ne sauriez trouver mieux.

Remarquez que mes comédiens sont habitués à jouer tous les rôles, et qu'ils seront tout de suite à leur aise dans l'emploi de grands seigneurs. Je vous réponds de leur talent comme de leur discrétion et de leur probité. Dès que vos illustres visiteurs seront partis, dès que vous n'aurez plus besoin d'eux, ils donneront leur démission. Songez d'ailleurs que vous n'avez pas à choisir. Le temps presse, le danger est à vos portes, le vaste est vous est pas permis d'hésiter.

— Mais, cependant, si une pareille ruse venait à se dévoiler!...

— Ceci n'est qu'une supposition, une crainte chimérique. Si, au contraire, vous ne voulez pas risquer la partie que je vous propose, votre meilleur est certain.

Le grand-duke se laissa aisément persuader. Sous une apparence insouciante et molle, son caractère ne manquait ni de résolution, ni d'un certain penchant vers les entreprises étranges et hasardeuses. Il n'ignorait pas que la fortune favorise ceux qui osent, et il avait toute l'audeace que donne une situation désespérée. — L'expédition de Balthazard fut donc adopté avec une joyeuse intrepétidité.

— A merveille! s'écria le directeur; vous ne vous repérez pas de votre détermination. Vous voyez en ma personne un échantillon de vos futurs courtisans, et puisqu'il s'agit ici de se partager les hommes et les grandes charges de l'État, nous allons, si vous voulez bien, commencer par moi. Je crois être déjà dans l'esprit de mon rôle en vous adressant cette requête. Un homme de cour doit tout, j'aurai à demander, toujours se hâter, et profiter de l'absence de ses rivaux pour obtenir ce qu'il y a de mieux. Que votre altesse soit donc assez bonne pour me nommer premier ministre.

— Accordé! répondit gaillardement le prince. Votre excellence peut entrer immédiatement en fonctions.

C'est ce que mes excellences ne manquaient pas de faire, en vous demandant votre signature au bas de quelques actes dont je vais m'occuper tout de suite. Mais d'abord, souffrez, monseigneur, que je vous adresse deux ou trois questions, afin de me mettre au courant. Quand on est nouveau venu dans un pays et novice au ministère, on a besoin de s'instruire... S'il vous fallait déployer l'appareil de la force pour faire exécuter vos ordres, le pourriez-vous?

— Mais, sans aucun doute.

— Votre altesse a des soldats?

— Un régiment.

— Combien d'hommes?

— Cent vingt environ, sans compter la musique.

— Sont-ils obéissants, dévoués?

— Obéissance passive, dévouement sans bornes; soldats et officiers se feront tuer pour moi.

— C'est leur devoir. Maintenant autre chose: Avez-vous une prison dans vos États?

— Certainement.

— Mais, je veux dire, une bonne prison, forte et bien gardée, des murs épais, de solides barreaux, des geôliers incorruptibles et farouches?

— J'ai tout lieu de croire que le château de Ranfrang possède toutes ces qualités. Le fait est que je m'en suis très peu servi; mais il a été bâti par un homme qui s'y entendait, mon aïeul, le grand-duke Rodolphe l'Inflexible.

— Beau surnom pour un souverain! Celui-là, j'en suis sûr, n'a jamais manqué d'argent ni de courtisans. Vous, monseigneur, que je vous adresse deux ou trois questions, afin de me mettre au courant. Une prison a besoin d'être entretenu par l'habitation. Aussi le premier acte de l'autorité que vous avez bien voulu me confier sera consacré à une salutaire mesure d'incarcération. Je pense que le château de Ranfrang peut contenir une vingtaine de prisonniers?

— Quoi! vous voulez faire enfermer vingt personnes?

— Peut-être plus, peut-être moins; car je ne sais pas au juste combien votre ancienne cour contenait de grands dignitaires. Ce sont ces désestours que je veux mettre à l'ombre des hautes murailles construites par Rodolphe l'Inflexible. C'est indispensable.

— Mais c'est illégal!

— Vous dites?... Pardon, monseigneur; vous vous êtes servi d'un mot que je ne comprends pas bien. Il me semble que, dans un bon gouvernement allemand, ce qui est absolument nécessaire est nécessairement légal; voilà ma politique. D'ailleurs, en qualité de premier ministre, je suis responsable. Que vous faut-il de plus? Vous sentez bien que si nous laissons libres les courtisans, il n'y aurait pas moyen de jouer la comédie que nous préparons; ils nous trahiraient. Le salut de l'État exige donc que ces messieurs soient emprisonnés. Et ce sera justice; car enfin ils remplissent leur office depuis douze ou quinze ans, terme moyen; et quel est, je vous prie, le courtisan qui en douze ou quinze ans n'a pas mérité quelques jours de prison? D'ailleurs, vous l'avez dit vous-même, ce sont des traitres, ne les ménagez donc pas; et pour votre sûreté, pour le succès de vos projets qui doivent assurer le bonheur de votre peuple, écrivez les noms des coupables, signez l'ordre, et infligez sans remords à ces désestours le trop doux châtiment d'une semaine de captivité.

Le grand-duke écrivit les noms et signa plusieurs ordres qui furent aussitôt remis aux officiers les plus alertes du régiment, avec injonction d'exécuter sur l'heure leur mission, et de conduire les prisonniers au château de Ranfrang, situé à trois quarts de lieue de Carlstadt.

— Il ne reste plus à présent qu'à faire venir votre cour, dit Balthazard. Votre altesse a-t-elle des carrosses?

— Oui, certes! une berline, une calèche et un cabriolet

— Et des chevaux?

— Six de trait et deux de selle.

— Je prends la berline, la calèche et quatre chevaux; je vais à Krasthal, je ramène ce soir nos acteurs que je mets en place de leur rôle; nous arrivons à la nuit et nous nous installons au palais, pour vous servir, monseigneur.

— Très bien; mais, avant de partir, répondez, je vous prie, au baron Pépinster qui me demande une audience.

— Deux lignes bien sèches, bien ministrielles, qui l'auront à dominer. Il faut qu'il nous trouve sous les armes.... Voilà le billet écrit, mais comment signer? Le nom de Balthazar ne convient guère à une excellence allemande.

— Vous avez raison; il vous faut un autre nom, accompagné d'un titre: Je vous fais conte de Lipendorf.

— Merci, monseigneur. Je porterai noblement ce titre, et je vous le rendrai fidèlement, avec mon portefeuille, lorsque la comédie sera finie.

Le comte de Lipendorf signa le billet que Wilfrid fut chargé de remettre au baron de Pépinster; puis, aussitôt que les voitures furent attelées, il partit pour Krasthal.

EUGÈNE GUINOT

(La fin au prochain numéro.)

Distribution des prix de l'Académie des Jeux floraux.



(Jeton de présence des manteineurs des Jeux floraux.)

Au mois dernier, pendant que nous courions en wagons, pour la plus grande gloire de l'industrie, l'ouïeuse célébrerait une fête en l'honneur des beaux-arts; l'Académie des Jeux floraux tenait sa séance annuelle. Aucun journal n'en a fait mention; la cérémonie s'est passée à huis clos, relativement au reste de la France; les noms des poètes couronnés n'ont pas été proclamés au delà des départements méridionaux, et les applaudissements ont à peine trouvé des échos à Marseille et à Montauban.

Il y a cinq cent vingt ans, plusieurs siècles avant la création de l'Académie française, sept troubadours de Toulouse établirent une compagnie du *goy savoir*. Au mois de novembre 1323, le mardi qui suivit la fête de la Toussaint, ils envoyèrent, dans les pays de la *Langue-d'Oc*, une lettre circulaire en vers par laquelle ils ouvraient un concours, dont le prix était une violette d'or fin.

Disez que, per droit jutjaun,
A cel que la fara plus neta,
Donacen una violeta
De fin aur, en sens d'onour.

Le 1^{er} mai de l'année suivante, des poètes affluirent de toutes parts au lieu du rendez-vous, dans un verger du faubourg des Augustins, au pied d'un gigantesque hêtre. Un jour entier fut consacré à la lecture des pièces de vers; le second jour, les sept troubadours délibérèrent, après avoir entendu la messe, et le troisième, leur sentence fut prononcée en présence de deux *capitouls*, ou consuls de la ville. La violette fut décernée à maître Arnaud Vidal, de Castelnau-d'Andurand. *E gazanhet la violeta de l'aur a Tolosa, nés a saber la premiéra que si donet.* Après l'adjudication des prix, les *capitouls* devaient que dorénavant, d'auquel en avant, la violette serait achetée aux frais de la ville.

Les années suivantes les fondateurs prirent la qualification de *manteineurs*, s'adjointirent un chancelier et un bedeau, et rédigèrent leurs statuts. Le conseil municipal leur vint en aide, vota des fonds pour deux nouveaux prix, l'*éghatina* et le *souci*, et accorda au *Collège du goy savoir* l'autorisation de siéger à l'hôtel-de-ville, comme des lors sous le nom pompeux de *Capitole*. L'institution acquit tant de célébrité, qu'en 1388, Jean d'Aragon, par une ambassade expresse, pria Charles VI de lui expédier des poètes languedociens, afin d'introduire la gaie science en Espagne, *ut studia poeticae quam gayon scientiam vacabant institueretur*. Peu de rois s'aviseront aujourd'hui de demander à leurs voisins un assortiment de littérateurs; on aimerait mieux en exporter.

Pendant le quinzième siècle, la société du *goy savoir* tint régulièrement ses assemblées. Une dame noble et riche, Clémence Isaure, aacha de consolider l'œuvre des *manteineurs*, en lui consacrant plusieurs grands et notables revenus. Il est resté si peu de documents sur l'histoire de cette femme célèbre, que plusieurs écrivains graves, Catel, Lafaille, Gaze neuve, et tout récemment les auteurs de l'*Histoire de la ville de Toulouse*, ont trouvé plaisir de présenter Clémence Isaure comme un personnage imaginaire.

Après sa mort, on lui éleva une statue, qui figura d'abord sur le mausolée de l'illustre dame, les mains jointes et un fil à ses pieds. Le conseil municipal imagina, en 1627, de la mutiler sous prétexte de l'embellir. Deux artistes, les nommés Alfre et Pacot, furent chargés de raccommoder et blanchir le visage, de lui ôter le chaplet qu'elle avait, de refaire ses bras, de couper le fil qui était sous ses pieds, et d'en faire une planche

légénie à la ville par dame Clémence, contribuent encore aux frais de la cérémonie annuelle. L'Académie, après avoir suspendu ses séances de 1790 à 1806, les a reprises et continuées paisiblement jusqu'à nos jours, et les récompenses qu'elle distribue ne sont pas sans influence sur l'état intellectuel du midi.

Le nombre des *manteineurs*, fixé à trente-six par les lettres patentes, est de quarante depuis un édit de 1723. Le préôt de la Haute-Garonne et le maire de Toulouse sont *académiciens*. On compte parmi les membres du docte tribunal le baron de Lamothé-Langon, le comte Jules de Ressiguer, M. Alexandre Soumet (de l'Académie française) et le baron de Montbel, ancien ministre. Ceux qui ont obtenu trois prix, autres que le lis, peuvent demander à l'Académie des lettres de *maîtres et jeux floraux*. MM. Victor Hugo, de Chateaubriand, Baour-Lormian, Bignan, Reboul de Nîmes, sont maîtres es jeux floraux. On voit que les sept présidents de la *gala compagnia* ont assez dignes successeurs.

L'Académie a cinq fleurs à distribuer.

1. L'amarante d'or, d'une valeur de 300 fr., prix de l'ode, institué par les lettres patentes de 1694;

2. La violette d'argent, d'une valeur de 250 fr., prix de poème, de l'épître ou du discours en vers;

3. Le sonci d'argent, d'une valeur de 200 fr., prix de l'élogie, de l'idylle, de l'élegie ou de la ballade;

4. Le lis d'argent, d'une valeur de 60 fr., prix d'un hymne ou d'un sonnet à la Vierge, fondé sous Louis XV, par M. de Malpèze;

5. L'églantine d'or, d'une valeur de 50 fr., prix d'un discours dont l'Académie donne le sujet.

La cérémonie annuelle a lieu chaque année le 3 mai. Les lettres de 1694 avaient assigné aux séances la salle du Capitole, appelée le *Grand Consistoire*; mais un édit de 1773 a ordonné qu'elles se tressaient dans la *Salle des Illustres*, où sont rangés les bustes des principaux personages dont l'honneur Toulouse. Il est d'usage, depuis 1827, que la *Fête des Fleurs* débute par l'éloge de Clémence Isaure, qui suit immédiatement le rapport du secrétaire perpétuel sur les résultats du concours. Cependant une députation de *manteineurs* se rend processionnellement à l'église de la Baudre, où Clémence Isaure repose sous le maître-autel. Les fleurs y ont été déposées le matin; le curé les bénit et les remet aux commissaires de l'Académie, qui retournent au Capitole, en ayant soin de pas en par la rue de Clémence Isaure. On proclame les vainqueurs; on les invite à faire la lecture de leurs ouvrages, et la séance se termine par l'indication du sujet du discours pour l'année suivante: *é sempre così*.

Les pièces couronnées en 1843 sont: *Simon de Montfort*, ode, par M. Jaffre; *Les Enfants de Monode*, poème, par M. Vincent Bataille; *La Prière des petits enfants*, hymne, par M. Lébray. Six autres compositions ont obtenu des *fleurs réservées*, c'est-à-dire des prix qui n'avaient pas été adjugés dans les concours précédents: *Le Dérouement*, ode, par M. Lébray; *Les Adieux à la Mer*, ode, par madame Thore; *Épître à un Centaure*, par M. Magnien; *Épître à M. l'abbé La B.*, par M. Baudin; *le Ver luisant*, idylle, par M. Granger; *le Rêve de la Châtelaine*, ballade, par M. Rocher.

L'Académie propose, pour le concours de 1844, *l'Éloge de Claude Alighieri*. À l'œuvre donc, prosateurs et poètes, taillez vos plumes et grattez-vous le front! Animez-vous au souvenir des hommes célèbres qui ont conquis, à diverses époques, les fleurs rémunératrices: Ronsard, Baïf, Maynard, le président Haimbaut, La Monnoye, La Motte Houdard, Favard, Marmontel, Millevoye, Chénedollé, Mollevan, d'Avrigny, Victor Hugo! Qui concours a de plus favorables conditions? Point de sujets donnés, sauf ceux du discours en prose et d'rhyme; rien qui gêne l'élan poétique, rien qui entrave l'essor de la pensée: il faut avoir l'imagination bien stérile pour ne pas risquer au moins une ode à cette glorieuse loterie des Jeux floraux.

Les plaisirs des Champs-Élysées.



Champs-Élysées — L'attelage de chevaux.

Dans quelle catégorie les rangerons-nous? Les plaisirs des Champs-Élysées sont-ils forains, champêtres ou urbains? N'aperçoi-je point les penates roulants des directeurs de phénomènes? Polichinelle n'a pas sans intelligence dresse-t-il point son théâtre no-

made entre un Hercule du nord et un lion de Némée, bête tarouche qui a laissé les poils de sa crinière aux mains des gamins de nos quatre-vingt-six départements ? Déci-

dément nous sommes dans une foire. Mais non, regardez là-bas ces joueurs de boules et de mail, et, plus loin, cet individu étendu sur l'herbe fraîche à la manière de Cordon, et

Qui oserait regarder Polichinelle, après avoir appris que c'est son Plutarque, son ami, Charles Nodier enfin, qui a fulminé contre lui cet anathème ?

Il faut donc reporter votre esprit et vos yeux sur des idées et des spectacles plus riants. Entre deux rangs de chaises, s'avance une calèche en miniature entraînée par des chèvres ; le capricieux animal a subi cuse le joug de l'homme. Ces chèvres indociles que Virgile aimait à voir pendantes, pendantes, au sommet des roches mousses, posent maintenant un pied réglé sur le sable fin des allées. Une petite fille blanche et rose s'étale comme une duchesse sur les coussins de la voiture ; sur le siège, son frère, armé d'un long fouet, tient les rênes et fait sembler de guider le fringant attelage. L'automédon de dix ans n'ose tourner son regard ni à droite ni à gauche, tant il comprend la gravité et les périls de sa mission. Les deux amalhées cheminent cependant paisiblement, et se résignent à leur abaissement en songeant qu'en amusant des enfants elles sont encore dans leur rôle de nourrices. L'équipage enfantin attire à lui toutes les sympathies. Involontairement on se souvient de cet autre enfant, qui se promenait ainsi, ses beaux cheveux blonds dénoués, sur la terrasse des Tuilleries, souriant à la foule, et saluant les vieux grenadiers de son père qui lui portaient les armes. L'idée du roi de Rome est liée à celle de ces voitures qui furent inventées pour lui. Les deux chèvres marchent ordinairement au pas, mais quelquefois, à un coup de fouet intempestif du jeune cocher, elles se fachent, s'emparent, et se mettent à cabrioler au milieu de la promenade. Il faut alors entendre les cris des mères épouvantées ! Heureusement le danger n'est jamais considérable : le loueur retient d'une main son attelage par les cornes, de l'autre il soutient la calèche qui commence à pencher, et les enfants descendant, après avoir subi toutes les péripéties d'une chute qui n'a pas eu lieu ; les mères se remettent de leurs émotions, et le public, qui a fait tout de suite cercle autour de l'accident, se retire après s'être donné gratis la distraction de voir des chèvres prendre le mors aux dents.

Seuls les enfants du riche peuvent se permettre cette distraction à tant l'heure ; les autres enfants contentent de loin la calèche coquette ou la suivent d'un pas envieux. Que ne donneraient-ils pas, eux aussi, pour s'asseoir sur ces coussins de soie ! Quel que soit votre désir de redevenir enfant, il n'est pas probable que vous le poussiez jusqu'à vouloir vous donner le plaisir de la locomotion par les chèvres. Ce plaisir que vous n'osez prendre, procurez-le à un de ces pauvres enfants dont le cœur palpite rien qu'en entendant sonner les grelots qui pendent au cou des chèvres. Plus tard, il se souviendra qu'il a eu aussi son jour de fortune, qu'il a guidé des chevaux et roulé carrosse à son tour.

Mais tous les plaisirs des Champs-Élysées ne sont pas destinés à l'enfant, il en est qui peuvent piquer la curiosité de l'âge mûr. Voici d'abord le dynamomètre, invention toute philanthropique, au moyen de laquelle l'homme peut faire l'essai de ses forces de la façon la plus pacifique. Un simple coup de poing, appliqué sur un plastron rembourré, devient le té-



(Champs-Élysées. — Pesage.)

ce autre, qui parcourt lentement les longues allées, un volume de vers à la main. Les boules, le mail, un sommeil sur l'herbe, la lecture sous les arbres verts, tout cela ne fait-il pas naître dans l'imagination des idées champêtres et bucoliques ? On se croirait à vingt lieues de Paris, si tout à coup le passage d'un omnibus ou d'une brillante calèche, le bruit de la foule devant la porte d'un théâtre, la présence des sergents de ville et des gardes municipaux ne vous tirait brusquement de votre rêve. Foire bruyante, retraite silencieuse, rendez-vous du monde élégant, les Champs-Élysées sont tout cela à la fois. On y trouve tout, même la solitude. Il y a là de quoi défrayer tous les âges, tous les états, tous les goûts, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse ; l'artisan, l'homme de lettres, le fashionnable s'y rencontrent à la fois. Là, viennent se résumer les mille variétés de l'existence parisienne ; là, s'étaient les notabilités, les excentricités, les prodiges, les phénomènes de tous les pays. Nous avons vu passer tour à tour sur la chaussée, espèce de voie romaine qui mène à l'Arc-de-Triomphe, des Chinois, des Persans, des Arabes, et jusqu'à des naturels des îles Sandwich. Le monde entier traverse perpétuellement au trot ou au galop cette longue avenue de Paris. Dites-moi ce qu'on ne fait pas et ce qu'on ne voit pas aux Champs-Élysées ? On y mange, on y joue, on y danse ; on y dort. On y voit Moscou en flammes, des chevaux qui valsent, des chiens qui font tourner le roi à l'écarté, des grottes et des nains, et mille autres choses encore dont l'éloquence et les pompons de Bilboquet pourraient seuls entreprendre la nomenclature.

Il n'est personne qui n'éprouve de temps en temps le besoin de redevenir enfant. Souvent les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi la verdure et les fleurs des impressions premières. On cherche à reassurer le rêve évanoui de l'enfance. Comme le bon Pèlerin, du conte d'Hoffmann, il est inutile d'attendre la veille de la Noël pour satisfaire ce désir. N'achetez pas des bonbons et des joujoux, n'allumez pas vos bougies, ne vous enfermez point dans votre salon, ne jouissez pas dans la solitude de ces plaisirs retrospectifs, mais prenez le chemin des Champs-Élysées, vous y retrouverez toutes les émotions enfantines de votre printemps. Choisissez pour accomplir ce pèlerinage une de ces belles journées d'été pendant lesquelles le crépuscule, en se prolongeant, fait pour ainsi dire un jour nouveau dans le jour ; mêlez-vous à tous les jeux, arrêtez-vous devant tous les spectacles, écoutez la parade de Pierrot et la chanson du troubadour nomade, achetez pour un sou votre avenir renfermé dans une coquille de noix, et vous redeviendrez enfant pendant quelques heures. Le souvenir rajennit.

Je suppose que votre première station sera pour Polichinelle : à tout seigneur tout honneur. Hélas ! s'il faut en croire un de ses plus grands admirateurs, Polichinelle, qui avait déjà de si grands défauts, est allé en empirant : aujourd'hui il fait parade de sa violence comme d'une vertu, il est devenu l'effroi de ses voisins, il a tué les gardiens de la paix publique, les soldats, les magistrats, les juges, et bien plus que cela, les femmes ! les enfants ! Polichinelle a porté ses déliés jusqu'au diable

qui l'inspirait, mais qui savait le punir, et dont il ne reconnaît plus le pouvoir. Polichinelle est odieux !



(Champs-Élysées. — Dynamomètre.)

moignage irrécusable de votre vigueur ou de votre faiblesse. Le dynamomètre a pris naissance à Tivoli. Dans les premières années qui suivirent 1840, les femmes, récemment émancipées

par les romans à la mode, recherchaient toutes les occasions de déployer les qualités qui appartiennent à un autre sexe. Le dynamomètre, sans cesse entraîné d'athlètes féminines,

répondait continuellement par zéro à tous ces efforts qui n'aboutissaient qu'à rompre la couture fragile de quelques gants parfumés. Aujourd'hui les femmes semblent avoir compris

que le pugilat n'est point de leur domaine, s'il faut s'en fier à l'état d'abandon dans lequel elles laissent le dynamomètre des Champs-Elysées, qui n'attire plus que les coups de poing



(Champs-Elysées. — Le physicien.)

distracts des rares amateurs de cette boîte innocente.

Si vous êtes livré par hasard aux fatigues de cette gymnastique, asseyez-vous sur ce fauteuil surmonté d'un dossier, et placez sur une estrade comme un trône oriental. Tout en goûtant les douceurs du repos, vous mettrez en pratique la maxime du sage : *Connais-toi toi-même*. Tout à l'heure vous vous rendrez compte de votre force, maintenant vous allez connaître votre poids. Le fauteuil sur lequel vous êtes assis est une balance, d'une semaine, d'un mois, d'une année à l'autre, vous pouvez mesurer les progrès de votre maigreur ou de votre embouloir, et par suite modifier votre régime. Cette consultation hygiénique coûte cinq centimes, et elle en vaut bien une autre.

Maintenant la science nous réclame. Les secrets de la physique vont nous être dévoilés par un professeur en plein vent. Les auditeurs sont nombreux, les appareils déployés sur une grande table. La machine électrique fonctionne; pour un son on se fait électriser, on assiste à la formation de la foudre, les phénomènes de l'électricité n'ont plus de secret pour personne, la bouteille de Leyde éclate pour tout le monde. Qui voudrait pour la bagatelle de cinq centimes refuser de se donner l'innocente frayeur de l'électricité électrique? Le cours de physique ambulant est aussi suivi que ceux de la Sorbonne ou du Collège de France. Tout ce qui est mystérieux intéresse vivement les masses; aussi la physique serait-elle sans rivale dans l'empressement de la foule, si la musique n'exista pas.

Autrefois les chanteurs nomades pullulaient, pour ainsi dire, dans Paris; pas de rue, pas de place publique, pas de carrefour qui ne retenuit des accents de ces bohémiens de l'art. La poésie populaire avait en eux d'infatigables interprètes. Malheureusement ils ne se sont pas contentés de chanter les refrains inspirés par la muse familière, ils ont voulu aborder la cavatine, le nocturne, la romance et même le lied. Leur ambition les a perdus. Chassés des cafés, des restaurants, sous prétexte qu'ils offensaient l'oreille delicate des habitués, à peine si les lointains établissements du faubourg Saint-Jacques et du quartier latin leur offrent encore de temps en temps une hospitalité humiliante et pleine de périls. Nulle part ils ne sont reçus, les malheureux ne sont que tolérés; et n'est plus avec l'audace triomphante des anciens jours qu'ils se présentent avec leur guitare fêlée et leur redingote en lambeaux. Leur air est modeste, et leur allure timide. Ils ne chantent pas, ils fredonnent.

Pauvres chanteurs ambulants, rapsodes du pauvre, chaque jour voit disparaître une de vos illustrations. Ce n'est pas l'âge, ce n'est pas la misère, ce n'est pas l'indifférence populaire qui cause votre perte, c'est l'avidité barbare de ceux qui exploitent les œuvres de la pensée. Il y a un an à peine nous avons vu traîner sur les bancs de la police correctionnelle ce doyen des chanteurs en plein vent, ce représentant de la gaieté, ce troubadour en haillons, ce fameux musicien qui, tour à tour basse ou bariton, ténor grave ou doux, a charmé les échos de tous les carrefours, de toutes les barrières, de tous les villages, de tous les hameaux, ce

père Aubert enfin dont la réputation est universelle. Quel crime, direz-vous, avait donc pu commettre le père Aubert?



(Champs-Elysées. — Les chanteurs ambulants.)

trop loin. Entrons dans le restaurant Ledoyen, non point pour y commenter la carte, mais pour y évoquer les souvenirs de notre histoire. Nous sommes dans un restaurant po-

litique. C'est ici que tous les ministères tombés viennent oublier leur chute le verre à la main. Nous ne savons ce qui a valu à Ledoyen l'insigne et difficile honneur de nos amis

Bassurez-vous, le père Aubert n'est ni un mendiant ni un vagabond. On l'accuse d'avoir violé les lois sur la propriété littéraire.

Les éditeurs patentés prétendent qu'en vendant leurs chansons aux ouvriers, aux bonnes d'enfants, aux paysans, aux griseslettes, le père Aubert nait essentiellement à la vente, et leur avocat conclut à 500 francs de dommages-intérêts contre le délinquant. On diable le père Aubert aurait-il pu prendre 500 francs?

Le tribunal a eu pitié de la musique nomade. Euterpe n'a été condamnée qu'à 25 francs d'amende. Le père Aubert laissera plus d'une brillante recette aux buissonniers du lise, si le lise parvient jamais à l'attraper; car qui pourra dire où est le père Aubert? Peut-être chante-t-il la *Marseillaise* dans les villages des frontières, peut-être dort-il au bord de quelque fosse du sommeil du juste et du monstre, ou bien encore chante-t-il les fameuses de la Champagne avec les refrains de la *Grâce de Dieu*. Ses petits cahiers se vendent à foison, les sous pleuvent autour de lui. Père Aubert, vous êtes heureux, vous recommencez la ritournelle, vous mettez une chanteuse enneigée à votre violon, tremblez, malheureux troubadour, un huissier vous guette et va saisir votre recette parce que vous vous êtes permis de chanter *Cinq sous! cinq sous!* sans la permission d'un éditeur.

Cette jurisprudence éloignée de Paris tous les chanteurs ambulants. Ils ne veulent pas s'exposer aux dangers de faire la contrebande lyrique. Voilà donc une nouvelle joissance qu'on enlève au peuple. Chassé des théâtres par la cherte des places, il avait les chanteurs nomades, les trouvères de l'atelier, on les lui enlève; et il ne lui reste plus que les joueurs d'orgue. Nous nous attendons d'un de ces jours à voir une coalition d'éditeurs réclamer 1000 francs de dommages-intérêts à des monstres de singes sous prétexte qu'il faut voir leurs animaux sur des airs de Meyerbeer ou de Loïsa Pujet.

Et attendant cette recrudescence de persécutions, la musique instrumentale triomphé. Le violon, la basse, la clarinette, retentissent aux Champs-Elysées bien plus que la voix humaine. L'orchestre a tué les chœurs. C'est à peine si de loin il avait les chanteurs nomades, les trouvères de l'atelier, on les lui enlève; et il ne lui reste plus que les joueurs d'orgue. Nous nous attendons d'un de ces jours à voir une coalition d'éditeurs réclamer 1000 francs de dommages-intérêts à des monstres de singes sous prétexte qu'il faut voir leurs animaux sur des airs de Meyerbeer ou de Loïsa Pujet.

Et attendant cette recrudescence de persécutions, la musique instrumentale triomphé. Le violon, la basse, la clarinette, retentissent aux Champs-Elysées bien plus que la voix humaine. L'orchestre a tué les chœurs. C'est à peine si de loin

il avait les chanteurs nomades, les trouvères de l'atelier, on les lui enlève; et il ne lui reste plus que les joueurs d'orgue.

Nous nous attendons d'un de ces jours à voir une coalition d'éditeurs réclamer 1000 francs de dommages-intérêts à des monstres de singes sous prétexte qu'il faut voir leurs animaux sur des airs de Meyerbeer ou de Loïsa Pujet.

Cette première excursion aux Champs-Elysées ne sera pas complète si nous ne jetons un rapide coup d'œil sur la gastronomie locale. Nous ne parlerons pas des pommes de terre frites dont la renommée est reconnue dans le monde entier, nous laisserons les détails de côté, ce sujet nous entraînerait

estomacs déchus du ministère. Que de secrets renfermés dans ce cabinet particulier, qui a vu passer tour à tour MM. de Ville, de Martignac, Molé, Thiers, et bien d'autres encore

dont le nom n'est pas moins illustre ! Que de confidences échangées entre la poire et le fromage ! Que de fois les ministres déchus auraient pu en sortant de chez Ledoyen se donner



(Champs-Elysées, — Restaurant Ledoyen.)

le plaisir de commander la carte de leurs successeurs !

La nuit est venue. Renvoyez votre promenade à demain, à ner en carrousel, si vous êtes assez heureux pour que les révélations de la balance publique ne vous aient point interdit ces jeux.

Académie des sciences.

COMPTÉ-RENDE DES TRAVAUX DU PREMIER TRIMESTRE DE 1843.

(Suite. — Voir page 217.)

II. — ZOOLOGIE.

Animaux phosphorescents. — M. de Quatrefages a continué ses recherches sur l'anatomie des animaux inférieurs qui habitent les côtes de la France. Ses études sur la phosphorescence de quelques-uns d'entre eux l'ont conduit aux conclusions suivantes : 1^{re} Il y a chez ces animaux production de lumière sous forme d'éclatées dans l'intérieur du corps à l'abri du contact de l'air; 2^e cette production de lumière est indépendante de toute sécrétion matérielle; 3^e elle se rapproche sous ce point de vue de la sécrétion de lumière observée chez plusieurs poissons; 4^e cette lumière se montre uniquement dans le tissu musculaire et au moment de la contraction; 5^e la production de cette lumière épouse rapidement l'animal. Ces observations sont intéressantes en ce qu'elles tendent à lier deux ordres de phénomènes dont l'analogie n'avait été qu'entière auparavant : savoir la phosphorescence et l'électricité animales.

Foie des insectes. — M. L. Dufour, l'un des plus habiles entomologistes dont s'honore la France, a fait une étude approfondie de la structure et des fonctions du foie dans les insectes. On avait cru que dans ces animaux cet organe secrétait à la fois la bile et l'urine; mais il a prouvé qu'on s'était laissé abuser par des apparences, et que dans ces animaux comme dans l'homme le foie sécrète seulement de la bile. Ces recherches sont d'autant plus intéressantes que les fonctions du foie étaient encore mal connues, ou s'était établi de cette double fonction chez les insectes pour établir entre la sécrétion de la bile et celle de l'urine une analogie qui n'existe pas.

Lézard d'Afrique. — M. Guyon a découvert à Alger l'animal connu des Romains sous le nom de *Jaculus*, et à la côte Barbare ressemble celui de Zureig, qui exprime la même idée. Cet animal avait été entrevu par Desfontaines, qui raconte qu'il le vit courir avec une rapidité telle qu'il ne put s'en faire une image exacte; il le prit pour un serpent. M. Guyon vient de constater qu'il appartient à l'ordre des sauriens (lézards), et au genre *seps*. Sa course est d'une rapidité dont rien ne saurait donner l'idée.

III. — MÉTÉOROLOGIE.

Incendies allumés par des aréolites. — Lorsque des granges ou des meules de blé sont consummées par le feu, il arrive quelquefois que les recherches les plus minutieuses ne peuvent faire découvrir l'origine de l'incendie, que l'on attribue en général à la malveillance. Le juge de paix de Montierender a remarqué que ces incendies commençaient toujours dans les combles et les bâtiments où il n'y a point de foyer. En comparant les circonstances qui ont accompagné quatre incendies dans le voisinage du lieu qu'il habite, ce magistrat fait voir que les incendies ont été accompagnés ou précédés de chutes de globes de feu, qui ne sont rien autre chose que des aréolites, ou étoiles filantes en égoutti. Ainsi, le 18 novembre 1842, à onze heures du soir, une jeune fille entrant dans sa chambre, ayant sur un jardin clos, vit une forte lueur

qui un traversait le jardin, portant un falot ou une chandelle allumée ; ayant ouvert la fenêtre, elle ne vit plus rien et n'entendit personne. Le lendemain à deux heures du matin, le gendarme de cette chambre et ceux de quatre maisons étaient enflammés avant qu'aucun secours eût pu être porté. Dans les premiers jours de décembre, entre cinq et six heures du matin, on vit un globe lumineux jetant une si grande lumière que plusieurs personnes sortirent de la maison. Suivant le rapport de plusieurs individus, ce globe s'élance dans une forêt. L'auteur de la lettre cite encore d'autres exemples qui ne sont pas moins probables. M. Arago accepte pleinement cette explication, qui doit être connue des magistrats, afin que l'on ne cherche pas de coupable là où il n'y en a point.

IV. — SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES

Nouvel acide du soufre. — La découverte de ce composé est la plus intéressante dont l'Académie ait en à s'occuper. MM. Fordos et Gélis, en examinant avec soin l'action de l'iode sur les hyposulfites et plus particulièrement sur ceux de soude et de baryte, ont reconnu ce nouvel acide, qui peut être appelé acide hyposulfuret bisulfure. Il est incolore et sans odeur, d'une saveur acide très prononcée; il n'a que peu de stabilité, et même, à la température ordinaire, ses éléments subissent peu à peu une dissociation de laquelle résultent du soufre, de l'acide sulfureux et de l'acide sulfurique. La série des combinaisons oxygénées du soufre, à laquelle M. Langlois a ajouté, il y a deux ans, l'acide hyposulfuret, vient donc de s'accroître d'un nouveau composé qui est aujourd'hui le sixième connu. Le rapport de M. Pelouze, sur le travail de MM. Fordos et Gélis, a été très favorable : « L'Académie, a-t-il dit, voudra encourager les efforts de deux jeunes chimistes qui, dans une position modeste, cultivent les sciences avec tant d'ardeur et de succès. »

Chimie moléculaire. — M. Pelouze avait lu un mémoire sur l'acide hypochloreux, suivi de quelques observations sur les mêmes corps considérés à l'état anormale et à l'état cristallisé. Cet académicien avait conclu de ses expériences qu'il était important d'établir une distinction, même au point de vue purement chimique, entre des corps qui ne diffèrent que par un état particulier d'agrégation, tels que l'oxyde de mercure précipité d'une dissolution mercurielle, et l'oxyde obtenu par la calcination du nitrate, ou encore la craie et le spath d'Islande. M. Gay-Lussac, « tout en s'associant pleinement aux éloges que mérite la première partie du mémoire de M. Pelouze, » a critiqué les conclusions de la seconde partie. Il a donné le détail de nouvelles expériences desquelles il semble bien résulter que l'on ne saurait voir dans la différence d'action du chlore, sur les deux oxydes de mercure, autre chose que l'effet d'une cause purement mécanique. Il a rappelé aussi que MM. Dumas et Stas ont fait brûler le diamant dans l'oxygène plus facilement que l'anthracite et aussi bien que le carbure ordinaire.

Chimie appliquée. — Depuis longtemps M. Biot poursuit ses travaux si remarquables sur la polarisation circulaire et sur

l'application des propriétés optiques à l'analyse chimique des mélanges liquides ou solides dans lesquels le sucre de canne cristallisante est associé à des sucre incristellisables. On comprend de suite toute l'importance des procédés de ce genre pour prévenir des fraudes commerciales trop fréquentes. On sait en effet que les sirops de sucre et les cassonades sont souvent falsifiés à l'aide de sucre de fécule ou de raisin (glucose), dont le prix est moindre et dont la composition chimique est aussi différente. On sait d'ailleurs que l'action de la chaleur détermine, dans les solutions de sucre de canne, la formation d'une quantité de mélasse ou de sucre incristellisable d'autant plus considérable que cette action est prolongée plus longtemps. On pourra donc également se servir des procédés optiques de M. Biot pour mesurer les proportions de sucre de canne cristallisante qui restent dans les mélasses, en décolorant par le charbon animal les solutions que l'on en formerait. Quelques essais de ce genre, tentés sur des mélasses des colonies provenant des raffineries les mieux dirigées, y ont fait découvrir au savant académicien des proportions de sucre cristallisante très considérables, qui se sont élevées à plus de 40 p. 100 de leur poids. Des expériences directes de M. Pelouze ont confirmé ces résultats de M. Biot. « Ce serait un beau problème commercial à résoudre que d'extraire des mélasses, par quelque procédé économique, une partie, sinon la totalité, de ce sucre cristallisante qu'elles renferment, pour employer le reste, avec les portions incristellisables, à enrichir les sucre de fécule fabriqués par les acides. »

Photographie. — M. Moeser, physicien de Königsberg, paraît être le premier qui ait signalé un nouveau genre d'images produites sous l'influence de la lumière, sur une surface polie, par un corps placé très près de cette surface. Des images de ce genre se forment sur un verre de montre placé bien près du cadre, sur les verres placés devant des gravures encadrées, etc... M. Moeser attribue ce curieux phénomène à des radiations lumineuses; M. Knorr de Kazan y voit l'influence de la chaleur, et donne le nom de *thermographie* à l'art nouveau qu'il vient créer. M. Fizeau rattache tout simplement la formation des images de Moeser à l'existence bien constatée des matières grasses et volatiles qui souillent la partie des corps à leur surface. Enfin, en placant une médaille sur une plaque de verre au-dessous de laquelle se trouve une plaque métallique, M. Karsten (le fils du minéralogiste) a reconnu qu'il se forme une image sur la surface supérieure du verre, lorsqu'on fait tomber l'épinette d'une machine électrique sur la médaille. Si la médaille repose sur plusieurs plaques de verre, et que la dernière soit en contact avec une plaque de métal, l'épinette engendre des images sur toutes les plaques, mais seulement à leurs surfaces supérieures. Les images les plus faibles correspondent aux plaques les plus éloignées de la médaille. L'épinette est nécessaire; M. Karsten n'a pas réussi avec l'électricité de la pile: les images, d'ailleurs, ne deviennent visibles qu'en les exposant à une vapeur; mais le souffle le plus léger suffit. La vapeur d'eau se dépose en gouttelettes sur toutes les parties dont l'état moléculaire a changé, tandis qu'elle se répand uniformément la où l'électricité n'a pas sensiblement altéré la plaque. L'effet est instantané et les dessins de la plus grande précision.

Peu de temps après le vote de la loi qui accordait une récompense nationale à MM. Daguerre et Niepce, M. Arago avait indiqué une expérience très curieuse à faire au moyen du daguerréotype. M. Ed. Bequerel, répondant à cet appel, projeta un spectre solaire et stationnaire sur une plaque iodurée; et il reconnut, après l'expérience, que la matière chimique était restée intacte le long des stries qui correspondaient précisément aux raies que Fraunhofer a découvertes dans le spectre. Sur une nouvelle indication de M. Arago, M. Ed. Bequerel a renouvelé l'expérience en plongeant la plaque iodurée par moitié dans l'eau et dans l'air, et il a constaté qu'il n'y a aucun différenciement bien sensible entre les deux moitiés de l'image du spectre sur cette plaque. M. Arago a donné à ce sujet des développements très curieux et propres à avancer la théorie de la lumière.

M. Daguerre a communiqué à l'Académie, entre autres observations curieuses ou utiles sur l'art qu'il lui doit, un nouveau procédé de polissage des plaques. Au moyen de ce procédé, on obtient des résultats identiques tant que les circonstances extérieures restent les mêmes.

Physique expérimentale. — L'Académie a reçu un assez grand nombre de communications intéressantes qui se rattachent à ce titre.

M. Dupré a imaginé un appareil très simple et très ingénieux pour remplacer la machine d'Atwood, employée exclusivement jusqu'à ce jour, dans les cours publiques, à la démonstration *a posteriori* des lois de la pesanteur.

M. Matenec, qui s'est livré spécialement depuis quelques années à l'étude des phénomènes électro-physiologiques des animaux, a fait, sur ce point important, des découvertes fort curieuses. D'abord, il a réussi à composer une véritable pile voltaïque avec des grenouilles disposées de telle sorte, que les jambes de l'une posent sur les nerfs de l'autre; et il a constaté avec le galvanomètre que le courant propre de cet animal augmente dans l'acte de la contraction. Bien plus, il a reconnu le courant électrique musculaire dans toutes les masses musculaires, quel que soit l'animal. Ce courant est considérablement affaibli chez les animaux qui ont été tués par l'hydrogène sulfure; il l'est aussi par l'influence du refroidissement et par celle de l'opium ingéré dans l'estomac.

L'opinion que l'huile répandue à la surface des flots peut produire du calme est fort ancienne. Elle a été reproduite récemment par M. Van Beek, qui a rédigé à ce sujet un mémoire inséré dans les *Annales de chimie et de physique* du mois de mars 1842. Après avoir rapporté plusieurs témoignages à l'appui de cette propriété merveilleuse, l'auteur émet l'idée que l'on pourrait trouver dans l'emploi de l'huile, pendant les tempêtes, un moyen de protéger les digues et autres constructions maritimes contre la violence des vagues, en la versant sur l'eau près du rivage. M. Van

Beek, qui est membre de l'Institut royal des Pays-Bas, a même fait, l'année dernière, à cette société savante, une proposition tendant à obtenir du gouvernement qu'il fût exécutée des expériences à ce sujet. Une commission de cinq membres nommés *ad hoc* a fait un seul essai dans lequel elle a tiré des conclusions défavorables à l'idée de M. Van Beek. Cependant deux des commissaires avaient fait séparément une expérience en versant une petite quantité d'huile dans un ruisseau, un jour où le vent soufflait avec violence, et ils observèrent un changement évident dans l'aspect et dans le mouvement de l'eau. Un autre membre de la commission avait obtenu ce même résultat dans une expérience semblable. Aussi M. Lipkens, l'un des commissaires, a-t-il écrit à M. Arago pour réclamer contre la manière dont ses collègues ont opéré en son absence. Il a fait ressortir la nécessité d'opérer sur des flots soulevés par le vent et non par des brisants, et a montré que le jugement de la commission hollandaise ne pouvait être considéré comme décisif.

— M. Regnault a présenté à l'Académie, de la part de M. Reiset, une pile d'une construction nouvelle, remarquable par ses effets énergiques. Cette pile, imaginée par M. Bunsen, professeur de chimie à l'Université de Marbourg, est formée de quarante éléments, occupe très peu d'espace et suffit pour produire tous les effets qu'on n'obtient ordinairement qu'avec un nombre d'éléments beaucoup plus considérable. L'Académie a pu en juger par les expériences qui ont été faites sous ses yeux. — M. Bunsen a fait des essais relatifs à un mode d'éclairage produit par le jet de lumière du courant entre deux pointes de charbon. Il s'est pour cela servi d'une batterie de quarante-huit couples. Le jet de lumière, en éloignant les pointes de charbon, pouvait être allongé jusqu'à 7 millimètres. M. Bunsen évalue l'intensité de cette lumière à celle de 372 lampes stéariques. La dépense, pour entretenir cette lumière pendant une heure, était : pour le zinc, 300 grammes, pour l'acide sulfurique, 436 grammes, et pour l'acide nitrique, 608 grammes.

Le mois de mai.

Le mois de mai 1843 a eu à supporter les imputations les plus graves, et on l'a accusé d'être plus froid, plus humide, plus variable, plus mauassant que tous ses prédecesseurs. Les jardiniers, les promeneurs, les poètes, les déuristes, les tailleur, les équinrières, l'ont accusé d'imprécations. Voyons si ces accusations sont fondées. Plus heureux que les magistrats, forcés d'écouter des ave-cats, vous n'aurez pas, à lectrice l de plaidoyer à subir, vous n'aurez point à peser en vous-même la valeur douteuse d'un argument et à démolir la vérité au milieu des sophismes dont on cherche à l'obscurcir : tout se réduit à une question de chiffres. Un mois de mai froid, c'est celui où la température moyenne a été au-dessous de la température moyenne générale du mois de mai, considéré dans un grand nombre d'années. Or, la température moyenne du mois de mai, déduite de quarante années d'ob-servations météorologiques faites à l'Observatoire de Paris, est de 14°, 4. Le mois de mai 1843 a donc été un mois froid, puisque sa température (13°, 6) est au-dessous de la moyenne générale. Cette température a-t-elle été extraordinairement basse ? En aucun manière : il suffit pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur le tableau suivant, qui présente la température moyenne et la quantité d'eau tombée pendant les mois de mai des vingt-trois années qui viennent de s'écouler.

Années.	Température moyenne.	Quantité de pluie en centimètres.
1820	14,1	9,106
1821	12,1	4,610
1822	16,7	4,605
1823	15,2	5,431
1824	12,6	7,598
1825	14,2	6,436
1826	12,6	4,470
1827	14,6	11,620
1828	13,1	6,490
1829	14,9	2,030
1830	14,6	12,340
1831	14,2	6,420
1832	13,2	5,428
1833	17,7	2,395
1834	18,2	4,380
1835	13,8	4,955
1836	12,4	2,624
1837	11,0	7,921
1838	14,2	4,704
1839	13,6	3,382
1840	15,1	3,381
1841	17,3	4,606
1842	14,5	2,413

Depuis vingt-trois ans, il y a donc eu six mois de mai plus froids que celui de 1843 : ce sont ceux des années de 1821, 1824, 1826, 1832, 1836, 1837, et un aussi froid, celui de 1839. Ainsi donc le mois de mai qui vient de s'écouler n'est point extraordinaire sous le point de vue de la température ; seulement sa moyenne est de 8°, 8 mètres sous de la moyenne générale.

0°, 8 au-dessous de la moyenne générale. A-t-il été plus pluvieux qu'il ne l'est habituellement à Paris? Ici encore la statistique nous montre qu'il y a eu, depuis 1820, huit années dans lesquelles la quantité d'eau tombée a été supérieure à celle de 1843, et nous voyons qu'il en est deux (1827 et 1830) où

gens accusés de peccadilles inspire beaucoup plus d'horreur que s'il venait précédé de scélérats qui ont fait pire que lui. En général, le jugement sera plus sévère ; c'est ce qui est arrivé au moins de mai 1843, dont nous instruissons le procès dans ce moment. En 1840, 1841 et 1842, la température avait été supérieure à la moyenne, et la quantité de pluie peu considérable, surtout en 1840 et 1842. Il en résulte, pour le moins de maîs passé, un effet de contraste tout à son désavantage et dont il a été la victime.

En résumé, on ne le citera jamais parmi ces mois qui tendent à réhabiliter sa vétuste réputation en réalisant les fictions des poètes ; mais ce n'est pas non plus un de ces mois qui bouleversent les notions astronomiques du tranquille citadin, et réveillent dans son esprit des idées mal efficaces sur le refroidissement du globe ou au changement dans l'inclinaison de l'équateur sur l'écliptique. Ces mois de mai, un peu au-dessous du médiocre de médiocre est, et exactement égal à 14°, 45' parfaitement en harmonie avec tout ce qui se fait aujourd'hui. *L'Urcière* et *L'Illustration* exceptés.

n'est pas éloigné, le travail du graveur pourra être entièrement supprimé, et l'œuvre du dessinateur pourra être placée, par une simple opération chimique, dans des conditions qui en permettront la reproduction indéfinie.

La reproduction d'une œuvre d'art ou d'un signe graphique quelconque par la voie de l'impression est aujourd'hui effectuée à l'aide de trois procédés différents, dont nous devons indiquer les caractères distinctifs : l'impression typographique, l'impression en taille douce et l'impression lithographique. Ces trois procédés exigent également que l'œuvre à reproduire soit tracée sur une surface résistante et dont la pliométrie soit parfaite, c'est la leur caractère commun : ils diffèrent en ce que, dans le premier procédé, le trac ou la ligne qui doit marquer fait saillie au dessus du plan de la surface ; dans le second il est au contraire déprimé au dessous de ce plan ; et dans le troisième il est contenu dans le plan, et n'est représenté que par un état particulier de la surface elle-même. Les trois artifices ont le même but : celui de permettre que l'encre d'impression, distribuée sur ces surfaces à l'aide d'un tampon ou d'un rouleau, aille s'arrêter ou s'accumuler en quantités rigoureusement déterminées sur certaines portions de la surface seulement, de telle sorte que ces portions-là seules puissent donner l'œuvre en transmettant sous le foulage de la presse, à la feuille encore humide de papier, les portions d'encre qu'elles ont reçues.

Dans l'impression typographique, les lignes à reproduire sont saillie sur le plan métallique mobile que l'on appelle *la forme*. Un rouleau cylindrique, forme d'une pâte molle et élastique, et dont la surface lisse et unie est revêtue d'une mince couche d'une encrure épaisse et grasse, effleure rapidement les lignes en saillie, laissant sur chacune d'elles une portion de son encrure sans atteindre les *fouds* ou les intervalles qui les séparent, la quantité d'encre qui recouvre chacune d'elles étant proportionnelle à sa largeur et à sa hauteur absolue au-dessus du plan de la forme. Alors un plateau métallique parfaitement plan et parfaitement parallèle à la surface de la forme, s'abaisse sur celle-ci, et comprime sur les saillies noircies d'encre la feuille de papier qui en doit recevoir l'empreinte et dans laquelle elles s'impriment. Avec les dispositions mécaniques que l'on possède aujourd'hui, l'opération tout entière s'exécute en moins de cinq secondes.

Dans l'impression en taille-douce, au contraire, les lignes à reproduire sont entaillées plus ou moins profondément dans une planche métallique d'acier, de cuivre ou d'étain. L'encre d'impression, distribuée d'abord grossièrement sur toute la surface de la planche, est ensuite rauéeuse avec soin dans toutes les tailles, et enlevée avec plus de soin encore de toutes les parties qui doivent venir blanches à l'épreuve; puis la planche de métal et la feuille de papier passent toutes deux entre deux cylindres de fonte, et, sous l'érassement d'une pression circonferentielle, le papier penetre jusqu'au fond des tailles, et s'y imprègne de l'encre que la main de l'imprimeur y a laissée. L'impression en taille-douce est, à vrai dire, un procédé de moulage, et la pâte du papier humide est une matière plastique qui donne la contre-épreuve en relief du moule en creux, la planche gravée.

Les procédés de l'impression lithographique reposent sur une tout autre donnée : c'est la propriété, commune à toutes les surfaces polies, de se comporter d'une façon toute spéciale suivant qu'elles ont été primitivement souillées par un corps gras ou un liquide aquéux, par l'huile, par exemple, ou par l'eau. Il n'est personne peut-être qui n'ait remarqué que certaines surfaces polies à un haut degré, celles des bois vernis, de la glace, du marbre, et plus spécialement encore toutes les surfaces métalliques parfaitement nettes et brillantes, mouillent pas d'ordinaire au contact de l'eau. Ce contact peut être prolongé, ou a beau lasser sa patience à étailler le liquide dans l'espérance d'en former une pellicule uniformément étendue sur toute la surface polie, il semblerait que celle-ci exerce sur le liquide une sorte d'action répulsive, et qu'elle le contraint à se retirer sur lui-même en gouttelettes sphéroïdales qui ne conservent avec cette surface que les rapports les plus limités possibles. Si maintenant, sur une surface polie qui présente ce phénomène de ne point mouiller avec l'eau, on verse une goutte d'huile, un phénomène tout inverse du premier se produit. La gouttelette, d'abord globuleuse, s'aplatit de plus en plus et devient lenticulaire ; ses bords vont sans cesse s'élargissant pour envahir un espace plus grand, et la surface entière, si grande qu'elle soit, pourra être complètement recouverte par une toute petite goutte d'huile qui formera une pellicule adhérente, sans solution de continuité aucune, et tellement mince qu'elle pourra paraître irréelle comme la paroi d'une bulle de savon. Mais si, au contraire, par un artifice quelconque, la surface polie a été mise dans des conditions telles qu'elle mouille avec l'eau, alors, sur cette surface une fois humide, il sera impossible de faire adhérer l'huile, et le rôle de ces deux liquides sera complètement interverti. En fait, une surface polie est indifférente soit à l'huile soit à l'eau ; mais aussi tôt que l'un de ces liquides vient à toucher cette surface il y adhère en formant une pellicule infinitémince, et c'est cette pellicule du premier liquide, quel qu'il soit, qui exerce une action véritablement répulsive sur le second.

C'est cette propriété des surfaces polies qui est mise en œuvre dans l'impression lithographique et dans certains procédés de transport sur métal, dont nous autres, peut-être, parler par la suite, et qui paraissent destinés à prendre une grande extension, sinon à remplacer complètement les procédés du stéréotypage. Un dessin sur pierre n'est autre chose en effet, qu'une surface polie dont certaines portions, les tracés du dessin, mouillent avec l'eau et les corps gras, tandis que les autres, les blancs, ne mouillent qu'avec l'eau ou les liquides aqueux. Sur cette surface l'imprimeur passe alternativement une épingle imprégnée d'eau et un cylindre imprégné d'une huile grasse : les deux liquides s'arrêtent, se déposent et se limitent l'un l'autre à l'état spécial de la surface les retiennent, et la feuille de papier, sous le foulage de la presse, va à s'

Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre les difficultés pratiques de la question que nous allons maintenant aborder; ils étaient nécessaires surtout pour que l'on pût bien saisir l'énorme importance de la gravure en relief, de celle dans laquelle les traits à reproduire, faisant saillie sur le fond de la planche, donnent épreuve à la presse typographique. Une seule planche en cuivre, gravée en relief, pourra fournir au tirage mécanique jusqu'à 15,000 épreuves par jour, et cela pendant tout de jours que l'on voudra, ou peu s'en faut; et la même planche, gravée en creux, ne donnera guère à la presse en taille-douce que 2,000 épreuves en tout, à raison de 200 épreuves par jour. Les procédés de transport sur pierre ou sur métal sont plus limités encore, et la cinq-centième épreuve d'un dessin sur pierre n'est plus qu'une grisaille où l'on ne reconnaît plus ni couleur, ni modèle, ni forme.

Or, c'est dans la possibilité de multiplier indéfiniment, avec une rapidité extrême et à très bas prix, le nombre des épreuves, que git aujourd'hui tout le problème : ce n'est plus que sur des tirages de dix, de vingt, de trente mille exemplaires que peuvent être basées les bonnes opérations de librairie.

Cela dit, voyons par quels artifices on peut, à l'aide d'un courant galvanique, transformer le dessin d'un artiste en une planche en cuivre gravée en relief, et capable de donner un nombre indéfini d'épreuves à la presse typographique.

Toutes les applications qui ont été faites jusqu'ici des courants galvaniques aux besoins de l'industrie reposent sur la pratique suivante :

Lorsque l'on fait passer, à l'aide de deux surfaces métalliques, un courant galvanique à travers une solution saline convenablement choisie, la surface par laquelle le courant débouche dans la solution est attaquée, corrodrée, dissoute, et le métal entraîné est chargé par le courant vers l'autre surface, sur laquelle il est revivifié et précipité à l'état métallique. Mais, pour que cette action ait lieu également sur toute l'étendue des deux surfaces, il faut que ces deux surfaces soient sur toute leur étendue dans des conditions identiques et également exposées à l'action du courant; car si certaines portions de ces surfaces, et certaines portions seulement, étaient recouvertes d'une couche protectrice quelconque, celles-là ne seraient pas modifiées par le passage du courant, dont l'action s'exerceit exclusivement sur les parties qui ne sont pas protégées.

qui passe peut être utilisée soit à déposer du métal sur les traits du dessin au pôle négatif, soit à enlever du métal

positif. Viennent maintenant les difficultés d'exécution, et celles-ci sont nombreuses et malaisées à surmonter.

Dans le procédé opératoire que nous avons indiqué en premier lieu, c'est le trait même du dessinateur qui devient le moule dans lequel vient se déposer le cuivre réduit; et les moindres intentions de l'artiste se trouvent ainsi reproduites avec cette merveilleuse fidélité qui caractérise le moulage galvanique. Mais ce sillon lui-même, tracé avec une pointe conique ou triangulaire, est une tranchée à bords obliques dont le bord seul représente le trait du dessinateur. A mesure que ce sillon est comblé par les molécules de cuivre qui s'y précipitent, le trait s'élargit, et le premier mérite du procédé, sa merveilleuse exactitude, est dès lors sacrifié. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que la taille faite par le stylo dans le vernis fût à bords verticaux; et c'est déjà une condition à peu près impossible à réaliser. D'ailleurs, cette condition fut-elle réalisable, la solution du problème n'en serait guère plus avancée pour cela. En effet, la taille dont il est question forme, à la vérité, une ligne qui limite le dépôt de cuivre tant que cette taille n'est pas comblée; mais aussitôt que cette limite est franchie, le cuivre déborde de toutes parts: les lignes voisines se confondent par leurs sommets, et pour peu que les tailles du dessin soient serrées, le dépôt ne forme plus qu'une croûte massive et continue, dans laquelle les formes les plus saillantes de l'œuvre sont à peine indiquées.

A la vérité, l'on a tiré parti de ce résultat pour résoudre le problème sous une autre forme. Considérons un dessin tracé dans un vernis, à l'aide d'une pointe, comme un moule à bon creux dont toutes les parties sont de dépouille, on a déposé dans ce moule du métal plastique, et on a prolongé le dépôt jusqu'à former une masse solide et continue; puis on a détaché la contre-épreuve du moule. Le travail du dessinateur était bien représenté par une planche en cuivre gravée en relief; mais ce relief n'avait, et ne pouvait avoir, que l'épaisseur même de la couche de vernis dans laquelle le dessin était tracé; et l'on s'est trouvé renfermé entre les deux termes de ce dilemme jusqu'ici insoluble: exécuter le dessin dans un vernis épais, ce qui enlève au dessinateur toute la liberté et la souplesse de son crayon; exécuter le dessin dans un vernis mince, ce qui enlève à la reproduction les reliefs qu'exigent les procédés de l'impression typographique.

Le deuxième mode opératoire que nous avons indiqué offre également des difficultés, mais elles sont d'un autre ordre. Ce ne sont plus les procédés de gravure, mais les procédés de dessin qui sont en défaut. Il ne s'agit plus, en effet, d'éliminer une petite moulure de cuivre sur chacun des traits du dessin, mais bien de creuser entre chacun d'eux une fosse plus ou moins profonde; il s'agit, en d'autres termes, d'attaquer, de ronger, de dissoudre toutes les portions de la surface de cuivre que les traits du dessin ne protègent pas, en laissant entièrement intactes celles qui sont ainsi abritées; et pour cela faire il faut bien que toutes les portions qui doivent être enlevées soient également attaquables, que toutes celles qui doivent rester intactes soient également protégées. Ce sont là les deux conditions que devra remplir le procédé de dessin que l'on mettra en usage: et les procédés dont nous avons aujourd'hui connaissance ne nous paraissent pas encore en mesure d'assurer ces deux conditions. Toutefois, les gravures de M. Rémond, qui accompagnent cet article, et qui ont été obtenues sur de simples dessins à l'aide de procédés semblables à ceux que nous venons d'indiquer, sont de nature à convaincre nos lecteurs que si le problème n'est pas encore entièrement résolu, il touche du moins de bien près à sa solution.

Quant à l'avenir qui est réservé à la galvanographie, il est difficile aujourd'hui d'en préciser les limites. Peut-être l'art typographique tout entier touché-t-il à une rénovation complète.



d'entre les traits du dessin au pôle positif. Voici comment.

Soit une planche de cuivre rouge dont le poli et la planification soient suffisamment parfait pour satisfaire aux exigences du tirage typographique. Sur cette planche on étaie à chaud une couche si mince que l'on voudra d'un vernis résineux quelconque, et les vernis dont on fait usage sont en général composés de térbenthine de Vénise, de poix blanche, de suif et de noir de fumée. Cette planche ainsi préparée est livrée à l'artiste, qui y trace son idée à l'aide d'un stylo suffisamment résistant pour entamer l'épaisseur du vernis. Son travail terminé, la planche est pour l'artiste un véritable dessin dans lequel les noirs sont représentés par les surfaces de cuivre mises au nu, les blanches ou les clairs par les surfaces intactes. Pour le chimiste, au contraire, cette planche ne sera qu'une surface métallique dont les différentes portions sont placées dans des conditions différentes, celles-ci étant livrées nues à l'action d'un courant, celles-là étant complètement abritées de cette action sous leur couche de vernis. Que l'on dispose, en effet, une planche ainsi préparée dans une solution d'un sel de cuivre, au pôle par lequel le courant s'échappe de la solution, incontinent le métal que le courant charge avec lui se déposera sur tous les points où la surface de cuivre a été mise à nu, et il ne s'en déposera pas un atome en aucun autre point. Molécule par molécule le dépôt s'agrandira là où une fois il a commencé de s'effectuer, et les traits du dessin s'élèveront comme de petites moulures, et se détacheront en saillie sur le plan du vernis.

Renversons les conditions de l'expérience. Soit, comme tout à l'heure, une planche métallique convenablement dressée, et supposons que l'artiste trace sur cette planche son dessin avec une encrage grasse, siccative et inattaquable aux acides. Que la planche ainsi préparée soit placée dans une solution d'un sel de cuivre, mais cette fois-ci au pôle par lequel le courant débouche; et aussitôt l'action du courant s'exercera à entailler le métal dans l'intervalle des traits; et ceux-ci, au bout d'un certain temps fort court, surgiront en relief. Leurs bords taillés à pic avec une netteté et une précision auxquelles le burin le plushardi et le plus habile ne saurait atteindre.

Or, la surface métallique par laquelle le courant galvanique débouche dans la solution saline, ainsi que celle par laquelle il s'en échappe, peut-être un dessin, et l'action du courant

Telles sont les deux idées principales sur lesquelles reposent toutes les tentatives sérieuses de galvanographie: obtenir un relief par dépôt au pôle négatif, par érosion au pôle

positif; et, chose singulière, cette rénovation ne serait qu'une renaissance des procédés anciens, que la découverte de l'imprimerie a fait tomber en désuétude. La tablette induite de cire et le stylo remplaceront le papier et le crayon; le copiste ou l'énumérant succéderont à son tour à l'ouvrier compositeur, qui jadis lui succéda; et l'inépuisable richesse et la variété des anciens manuscrits pourraient bien renaitre à la place de la sécheresse et de l'uniformité de notre impression moderne.

N. B. Les gravures qui accompagnent cet article ont été faites, à titre d'essai, sur des dessins que M. Gavarni destine à une importante publication, qui paraîtra en octobre chez M. Hetzel, éditeur du *L'opéra ou il vous plaira* et des *Sœurs de la vie privée et publique des animaux*.



Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Angélique et Médor, opéra comique en un acte, paroles de M. Sauvage, musique de M. A. Thomas.

Nous avons une vieille dette à payer à l'Opéra-Comique. Il y a un mois au moins que ce titre d'ici si heureux augure a décoré pour la première fois son affiche, et MM. Sauvage et Thomas ont cent raisons de se plaindre que nous n'ayons pas encore donné de leurs nouvelles aux lecteurs de *l'Illustration*. Passe encore si nous n'avions eu à raconter qu'une défaite ! ces messieurs auraient pris patience, sans doute, et nous auraient peut-être su gré de nos leuteurs. Mais retarder de quatre semaines le bulletin d'une victoire ! voilà qui est impardonnable. Nous confessons humblement notre faute, et nous nous recommandons à la clémence de M. Sauvage et à la grande d'âme de M. Thomas.

Quoique jeune, M. Thomas a déjà fourni une assez longue carrière dramatique. Il est du petit nombre des lauréats du Conservatoire pour qui se sont ouvertes, comme d'elles-mêmes, les portes d'airain de ce sanctuaire de l'Opéra-Comique, accessible à si peu d'élus. M. Thomas a déjà produit six partitions pour le moins : *la Double Échelle*, *le Perruquier de la Régence*, *le Panier fleuri*, *Carmagnole*, *le Guerrier au enfu*, *Angélique et Médor*. Si nous omettons quelqu'un de ses titres, qu'il nous le pardonne ! l'oubli est tout-à-fait involontaire.

A l'Opéra-Comique les essais de M. Thomas ont été plus ou moins heureux ; mais enfin il n'a jamais essayé de revers. Les deux campagnes qu'il a faites sur la scène de l'Académie royale de Musique n'ont pas eu un résultat aussi favorable. Est-ce parce que les auditeurs y sont plus difficiles, ou bien parce qu'un terrain plus vaste exige plus de vigueur et d'hardeur chez celui qui veut le parcourir ? l'un et l'autre peut-être. Mais, sans examiner aujourd'hui cette question, nous nous sommes à constater que la place Favart vient d'offrir à M. Thomas un homme d'étonnante sécheresse des échecs que la rue Lepellier lui a vu subir.

Les qualités prédominantes chez M. Thomas sont la clarté,

la facilité, l'élegance et la grâce ; ce qui paraît lui manquer c'est la verve, la force, la passion. On a donc le droit de prêter qu'il réussira sans peine à l'Opéra-Comique ; à moins qu'il n'ait à traiter un sujet trop dramatique ! et puis l'Opéra il paraîtra souvent un-dessous de sa tâche.

Angélique et Médor était justement un sujet tel qu'il le faut à ce compositeur. Bien de sérieux dans le sujet en lui-même, aucune situation forte, aucune scène trop vive, aucune passion trop énergique ; des sentiments tendres, des idées gracieuses ou plaisantes. M. Thomas était là sur son terrain, et tout-à-fait à son aise. Il y a bien pari.

Son ouverture n'est, à proprement parler, qu'une longue valse, précédée d'une courte introduction. L'introduction est agréablement instrumentée et modulée d'une manière pittoresque. La valse est franche, vive et légère, et se développe avec une grâce où l'on reconnaît l'habileté de l'auteur.

Il y a une très jolie romance et un air de tenor qui nous a paru fort élégant, mais que le chanteur à qui il est confié rend lourd et gache. Il est presque toujours imprudent de compter sur l'agilité des chanteurs d'aujourd'hui. Apportez-y un doux et bien fait, un très charmant, et deux autres bouffes peu remarquables en eux-mêmes, mais qui, du moins, le misent à profit.



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — Une scène d'*Angélique et Médor*.)

à l'effet des autres morceaux, et vous comprendrez que le total forme un ensemble assez satisfaisant. Il n'en faut pas tant pour faire vivre longtemps et bien une partition en un acte.

La pièce, d'ailleurs, est amusante et spirituelle, et l'on y rit de très grand cœur de la sotisso de Joliveau et des malices de Mirouflet.

Joliveau ! Mirouflet ! voilà des noms qui sonnent bien étrangement à l'oreille, et qu'on ne s'attende guère à trouver en compagnie de ces noms si poétiques et si mélodieux d'Angélique et de Médor.

C'est pourtant l'histoire de Joliveau et de Mirouflet que je vais vous raconter, et aussi celle de Muguet ; car, pour ce qui est d'Angélique et de Médor, vous en savez sur eux autant que moi, j'aime à le croire.

Mirouflet est cordonnier, établi, et exerçant de père en fils sa noble profession au Brise-Miche. A peine au sortir de l'enfance, Muguet fut placé chez lui en apprentissage ; mais la nature n'avait point destiné le jeune Muguet à chausser ses semblables ; le curé lui répugnait et le trabouche lui faisait peur. Vous voyez que ce nom de Muguet lui allait à merveille. Un jour il s'échappa de la boutique du père Mirouflet, et dit adieu pour toujours à la rue Brise-Miche. Que lui arriva-t-il, une fois lancé dans le monde ? Sans doute assez d'aventures pour remplir toute une Odyssée ; mais il n'a pas écrit ses confessions comme Jean-Jacques, et il faudra, tante de mieux, vous contenter du dernier épisode.

Le voilà donc, cet ancien élève de saint Grépin, coquette-

ment poudré et vêtu à la dernière mode, — mode de 1780, — si vous plait, — portant bas de soie, boudes d'or, gilet de satin, jabot de dentelle et habit gorge de pigeons. Où le retrouvons-nous à l'Opéra, dans le cabinet de M. le secrétaire général de cet harmonieux établissement. Il vient de signer un contrat par lequel il meurt pour trois ans à la disposition de l'Académie royale de Musique sa jambie faute au tour, ses yeux en amande, sa bouche en cœur et son *la* de potiron, le plus beau

de la France et de Navarre. Cette supériorité n'a rien d'étonnant : Muguet arrive d'Italie, et c'est à Naples qu'il a trouvé ce qu'il méritait.

Il y a rencontré autre chose encore : une jeune Française, propriétaire d'un joli visage, d'une tourneuse élégante et d'une charmante voix. Muguet a donné à mademoiselle Amélie des leçons de chant, dont elle a bien profité ; mais, tandis que la bouche du tripon parlait *flatou* et *trillo molle*, il paraît que ses yeux disaient tout autre chose, et avaient su se faire comprendre : si bien que maître Muguet, ténor moral et vermeille, se disposait à demander Amélie à sa mère, quant tout à coup cette mère mourut, et mademoiselle Amélie quitta subitement l'Italie.

Jugez de la joie du jeune ténor, quand il l'aperçoit, à l'Opéra, dans le cabinet de M. Joliveau ! Elle est engagée, comme lui, et doit, le soir même, jouer le rôle d'Angélique dans l'opéra de Roland, où il jouera celui de Médor. Malheureusement elle n'est pas seule : un grand personnage, M. le duc de Vandières, la protège, la suit partout, et se mêle de toutes

ses affaires ; et M. Joliveau prétend qu'un grand seigneur n'a fait pas cela pour rien. Le drôle a été nourri dans le séminaire, à l'expérience, et on peut l'en croire. Muguet l'en croit, mais il veut du moins revivre encore une fois son infidélité, et lui dire tout ce qu'il pense de son procédé. Comment y parvenir ? C'est ici que Mirouflet lui est d'un secours inappréciable.

Mirouflet est en effet le professeur de chant de mademoiselle Amélie, depuis qu'elle est à l'Opéra. Cela vous étonne, et vous me demandez sous quel prétexte cet honnête Mirouflet a changé d'état ? Rassurez-vous, Mirouflet n'a point quitté la rue Brise-Miche. Mirouflet n'est tout-à-fait incapable d'une infidélité, même passagère, envers la botte ou l'escarpon. Mais ces deux belles professions, de cordonnier et de maître de chant, ont bien plus d'analogie qu'il ne vous semble. Quel est, des deux côtés, le point essentiel, le fondement de l'art, le principe sur lequel doit être basé l'enseignement ?

C'est la mesure.
Exacte et sûre.
Tout ne l'assure,
Tout dépend de la.

Cette vérité frappe si vivement M. le duc, qu'il exige que sa protégée reçoive la première leçon scène tenante. Or, Mirouflet n'a rien à refuser à Muguet. Muguet part tout à coup, voiez la gravure, et se glisse entre le maître et l'élève : va-t-il rien de plus audacieux à la fois et le plus insensé ?

qu'un ténor? Muguet reprend son rôle de professeur, ce rôle qu'il remplissait jadis avec tant de plaisir, et marie harmonieusement sa voix savante à la voix argentine de son élève, et Dieu sait de quels discours passionnés et de quels tendres reproches toute cette harmonie est accompagnée. Si bien que M. le duc, qui, fidèle de son côté à son rôle d'Argus, écoutait à la porte, entre *ex abrupto* et se met dans une grande colère. Mais quand Muguet s'extalte, et devient pathétique, et parle morale et mariage, le grand seigneur s'apaise tout à coup : « Épousez la, mon jeune ami. — Moi s'écria le ténor indigné : j'épouserais votre maîtresse ! Adresssez-vous à d'autres ! — J'aime cette couleur ; mais ce n'est pas ma maîtresse que je vous propose d'épouser, c'est ma fille ! — Quoi vous... — Clat ! que madame la duchesse de Vaudrières n'en sache rien. »

L'affaire ainsi arrangée, la toile tombe ; et Muguet et Amélie vont dans leur loge, pour s'y accommoder du costume d'Amélie et de celui de Médor.

Bulletin bibliographique.

Histoire littéraire du Maine, par BARTHÉLEMY HAURÉAU. Tome Ier. In-8. 1843. Au Mans. Adolphe Lanier.

Histoire de la Vendée militaire, par J. CRÉTINEAU-JOLY. 2^e édition, considérablement augmentée. 4 vol. in-18. 1843. Paris. Gosselin. 3 fr. 50 c. le volume.

Les derniers Bretons, par ÉMILE SOUVESTRE. Nouvelle édition. 1 vol. in-18. Paris, 1843. W. Coquelin. 3 fr. 50 c.

Il y a quelques années, M. Barthélémy Hauréau débute avec éclat dans la presse parisienne. Les premiers articles qui parurent signés de son nom furent justement remarqués ; aussi la province s'empessa-t-elle de s'emparer de ce talent naissant, pour le cultiver et l'exploiter à son profit. Paris essaya vainement de résister. Cette fois Paris, si souvent vainqueur dans ces sortes de luttes, fut vaincu par le Mans. A peine se sentit-il assez fort pour marcher seul, M. Barthélémy Hauréau quitta la tendre mère qui lui avait appris avec une bienveillante sollicitude à faire ses premiers pas. Touché de sa tristesse, il lui promit, il est vrai, de revenir bientôt ; mais, — à ingratitudine des hommes ! — il n'a pas encore tenu sa parole. Rédacteur en chef d'un des meilleurs journaux des départements, M. Barthélémy Hauréau défend les principes démocratiques avec un succès égal à son talent et à la bonté de sa cause. Les témoignages d'attachement et de considération qu'il reçoit de toutes parts adoucissent pour lui les peines d'un exil qui, nous l'espérons encore, ne sera que momentané. Si M. Hauréau ne revient pas reprendre dans la presse parisienne la place à laquelle il a droit, la province nous le rendra tôt ou tard en le nommant député.

Un journal de province qui paraît trois fois par semaine n'absorbe pas tout le temps de son rédacteur en chef. M. Barthélémy Hauréau a donc consacré ses loisirs à la composition d'un ouvrage de longue haleine. Il a entrepris d'écrire *L'Histoire littéraire du Maine*, voulant ainsi contribuer, pour sa part, à réhabiliter une époque aujourd'hui bien négligée, et espérant exhumier et arracher à l'oubli quelques noms dignes d'une brillante fortune.

L'Histoire littéraire du Maine formera 4 gros volumes in-8. Le premier, le seul qui ait paru, renferme, outre une introduction, des Notices biographiques et critiques sur soixante-dix-sept Manneaux qui se sont rendus célèbres dans les lettres à diverses époques de l'histoire de leur province natale. Malheureusement, — et c'est le seul reproche que nous lui adresserons, — M. Barthélémy Hauréau n'a pas pu, pour des raisons qu'il explique et qui ne nous semblent pas suffisantes, suivre l'ordre adopté par les Bénedictins, c'est-à-dire l'ordre chronologique, ni l'ordre alphabétique, ni un ordre quelconque : les nombreux notices dont se compose ce premier volume ne se rattachent l'une à l'autre par aucun fil. Quel que soit leur mérite, si grand que puisse être leur intérêt, elles ne suffisent pas complètement le lecteur. — Il n'est difficile, si ce n'est impossible, en effet, de bien saisir l'ensemble et les résultats des travaux de toutes ces individualités diverses qu'il voit passer et disparaître, sans ordre et sans méthode, devant ses yeux. M. Barthélémy Hauréau devra donc nécessairement résumer lui-même, à la fin de son quatrième volume, *L'Histoire littéraire du Maine*, non montrer quel fut, aux diverses époques qu'embrasse son travail, l'épanouissement intellectuel et moral de cette province fameuse, dans quel genre les écrivains auxquels elle s'engouffrait d'avoir donné le jour ont jeté le plus vif éclat, quelle influence ils ont exercée, non seulement sur leurs compatriotes, mais encore sur la France entière.

La majeure partie des Manneaux dont M. Barthélémy Hauréau raconte la vie et analyse les ouvrages, dans ce premier volume, sont des théologiens, des prédicateurs ou des controversistes. — Il ne faut pas s'en étonner, car, jusqu'à la Révolution française, presque tous les hommes qui cultivaient les lettres appartenaiient à un ordre religieux. Parmi les plus célèbres, nous citerons de préférence Hildebert, que saint Bernard appela le grand-prêtre, la grande colonne de l'Église, et Marin-Darseneau, l'auteur des *Quatuor sur le Génèse*, qui révèle à Descartes sa propre vocation. On y distingue aussi un historien du dix-huitième siècle, Jean-Jacques Garnier, deux ou trois savants, des grammairiens, des poètes, etc. M. Barthélémy Hauréau nous fait connaître plusieurs poètes qui, à l'époque de Malherbe,

« Un tout mis en sa place enseignait le pouvoir,
Et réduisait la muse aux règles du devoir,

composaient des stances aussi remarquables par la forme que par la pensée. — Personne, avant lui, n'avait exhumé de la poussière des bibliothèques, sous lesquelles ils étaient enfouis, le nom et les œuvres de Mathieu l'auteur des vers suivants :

« Gout differens de la mort n'est que feinte i
Elle porte un beau front sous un masque trompeur;
Mais, le masque levé, il n'y a plus de crante :
On se rit de l'enfant qui pour un masque a peur.

Puisque tu ne sais pas où la mort te doit prendre,
Si de nuit ou de jour, en quel âge, en quel point,
En tout temps, en tout lieu il te la faut attendre ;
Car de ce qu'on attend on ne s'entende point.

Ne remets à demain le départ des affaires,
Citez le retardement loge le repentir ;
En un moment la mer et les vœux sont contraires,
Toute heure est bonne à qui se résout de partir.

Mais, de tous les poètes manneaux, celui qui mérite le plus d'attirer l'attention, est sans contredit Luc Percheron. Son nom n'a pourtant jamais été imprimé ; on le cherchera même vainement sur les tables manuscrites de l'abbé de la Crochardière. M. Barthélémy Hauréau a trouvé, dans la bibliothèque du Mans, une tragédie manuscrite en cinq actes et en vers, composée à Beaumont au mois d'avril 1592, par le sieur Luc Percheron. Cette tragédie, ignorée de tous les historiens du théâtre français, n'a été des frères Parfait et M. Hippolyte Lucas, postérieure, il est vrai, aux premières tentatives de Jodelle et de Garnier, est antérieure même aux *Essais* de Hardy ; elle mérite d'être mise en parallèle avec celles que l'on prise le plus dans les œuvres des contemporains de son auteur. Ainsi *L'Amour et la Mort*, étudiée avec conscience et avec goût, fournira aux écrivains futurs des éléments curieux pour l'histoire littéraire de la France.

La tragédie manuscrite de Luc Percheron a pour titre : *Pyrrhe* ; c'est une imitation naïve des Grecs. — M. Barthélémy Hauréau en donne une analyse complète. Bien que la langue poétique de Percheron ne soit pas celle de Corneille, elle ne manque ni de grâce ni de fermeté : la facture en est presque toujours originale et distinguée. — Le principal mérite des poètes dramatiques de cette époque est une certaine naïveté qu'on ne retrouve plus dans les œuvres de leurs successeurs. Robert Garnier, mort au Mans en 1590, c'est-à-dire deux ans avant que Percheron écrivit *Pyrrhe*, lui avait laissé ce genre des modèles qu'il a pu se proposer d'imiter. Ainsi, par exemple, cette scène dialoguée de la tragédie-comédie de *Brinolamour*, que La Harpe s'est bien gardé de citer, n'est-elle pas curieuse à plusieurs titres ? Ce sont deux bourgeois de Paris ou du Mans, qui, sous les noms de Béatrix et d'Amyon, s'entre tiennent du mariage prochain de leur fille :

AYMON. Ce parti me plaît fort.
BÉATRIX. Aussi fait-il à moi.
A. J'en suis tout transporté.
B. Si suis-je, par ma foi.
A. Ce que je prise plus en si helle affaire,
C'est qu'il ne faudra point débours de finance
Il ne demande rien.
B. Il est trop grand seigneur.
Qu'a besoin de nos biens le fils d'un empereur ?
A. Ce nous est toutefois un notable avantage
De ne bailler pour elle un sou en mariage.
Mesmement aujourd'hui qu'il n'y a point d'amour,
Et qu'on ne fait sinon aux sirvesses la cour,
La grace, la beauté, la vertu, le lignage,
Ne sont nous plus prises qu'une pomme sauveuse.
On ne veut que l'argent.
B. Et qu'y sauriez-vous faire ?
C'est le temps d'aujour d'hui.
A. C'est un siècle maudit
B. Mais c'est un siècle d'encomie le monde entier.
On a tout, or fait tout pour ce mal étrange.
On est homme de bœuf, un mérite louange,
On a des dignités, des charges, des états,
On contrarie, sans lui, de nous on ne fait cas.

La naïveté de Luc Percheron est plus boursoufflée, car Pyrrhe n'a rien de comique. Les extraits suivants suffisent pour prouver que le poète manneau, incomme jusqu'alors, mérite réellement, si ce n'est comme auteur dramatique, du moins comme versificateur, d'occuper une place dans l'histoire du théâtre français, entre Garnier et Hardy. Dans le premier acte où le prologue, Diane s'adresse en ces termes à Polixène, l'épouse vierge, la triste victime offerte aux mœurs d' Achille :

... Ainsi que le tygre horriblement affreux,
De son gaste laissait l'espousable creux,
Deschire les troupes, gourmande le carnage,
Tant que moyé de sang, envoys de sa rage,
Alors n'en pouvan plus, il frappe l'air des deuds ;
Un nurmure estoufle s'entend rompre au dedans
De son goulfe estomach, mirant sa houssherie,
Il regrette sa faim, defaulty de fuya.
Pyrrhe, non autrement, tigre sans amitié,
Lois qui chasent plorant, atteordi de pitié,
Sous laimes regardes tant de graces mourantes,
Tant de grases beantes doucement esclarantes ;
Il a son coufles dans ton beau sein calice,
Sein paroant non veu, paroant non touché,
Sans force tu tombas, et par ton song suprême,
Sans courir ton honneur, honnest en la mort mesme.

Cette imitation de l'*Hécuba* d'Euripide ne vaut-elle pas celle de La Harpe :

Elle toute exbrante, et par un dernier sin,
Elle rassemble encor la force qui lui teste
Pouz n'effir nos regards qu'une chitemodeste.

Restée seule, Polixène fait une longue tirade sur les vanités et les misères humaines :

Hélas ! où est le temps que le sceptre trompeur
Éblouissait mes yeux de son lustre papier,
Que j'allais ruerant la majesté barbare
D'un roye que je chargea de l'assouillir la thiare ?
Les armes j'étois dans l'oreille ! — Ores, je gaigne bien
Que la grandeur des roys est semblaible à un rire,
Le rire que les rieurs et que les riantes blesmes
Se per-lient volontiers sur ces grands diables !
Roys, comme tout vous crain, vous craignez tout aussi,
Bontez, vous sousz gitez d'un contumie soncy ;
Vous mourrez mille fois, et n'perdez l'envie,
Vous redoubliez la mort, vous redoubliez la vie ;
Grands colosse sans cœur, qui paraissez durez,
Des peuples gémissois saintement adorez,
Vous semblaie un phantome à l'apparence vase...

Citons encore ces vers dans lesquels Hermione, gémissois sur l'absence d'Oreste, se rappelle avec bonheur le temps, le jour où elle le vit pour la première fois :

Je lessus le beau jour que de tes yeux raye,
Je conjuré la mort pour te huer ma vyc,
Depuis ce jour heureux qu'oublier je ne puis,
Tous autres n'ont esté à mes yeux que des nuets.
Il me souvient de tout, les amants se souviennent, —
C'était au mois d'april, que les beaux jours reviennent,
Que te veiz, Oreste...
De tes yeux doux riant les amoureuses flammes
Dardouent un fei secret, douce felure des ames ;
La blancheur de ton teint, hauusement vermeil,
Ges pommes ressemblent qu'un meurrissois soleil
Vermeillonne sur l'arcane, et la bouche purprine
Promettra le hauer et le ris de Cyprine ;
Et plus que tous les traits de ta jeune beauté,
Ta taille et ton maintien sentoient leur royaute.

Loi de nous assurément la pretention de comparer Luc Percheron à Racine ; mais, en vérité, M. Barthélémy Hauréau n'a-t-il pas de raison de prétendre ce dernier passage à la seconde scène du second acte d'*Iléna* ou, lorsque Oreste dit à Hermione :

Ouvez vos yeux, songez qu'Oreste est devant vous,
Oreste, si longtemps l'objet de leur courroux.

Et quand Hermione lui répond :

Oui, c'est vous, dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.

Le goût de Racine n'est-il pas plus en défaut que lui celui de Percheron, et ne doit-on pas regretter parfois que ce beau langage où l'amour d'Oreste « naissant avec les charmes des yeux d'Hermione, leur apprit le pouvoir de leurs armes », ait triomphé si complètement de cette langue encore grossière, il est vrai, boursoufflée, extravagante, mais plus originale et plus vraie, que parlent les prédeceurs de Malherbe ?...

Pendant que M. Barthélémy Hauréau commençait ainsi *L'Histoire littéraire du Maine*, un autre écrivain en refaisait, en terminant l'histoire militaire. La nouvelle édition que vient de publier M. Crétineau-Joly de *la Vendée Militaire* a été tellement augmentée, qu'elle peut passer pour un ouvrage entièrement nouveau. « Chacun, dit-il, a voulu apporter sa pierre au monument que j'élevais ; de tous côtés ont surgi des renseignements et des détails qui donnent une physionomie plus prononcée à mon premier travail. »

La Vendée Militaire est divisée en quatre parties, qui forment quatre volumes. Le premier volume a pour titre : *La Grande Guerre* ; le deuxième est intitulé : *Guerre de Charette* ; le troisième comprend *la Guerre de la Chouannerie* ; le quatrième, *les Guerres de 1793, de 1815 et de 1830*.

M. Crétineau-Joly est royaliste et vendéen ; il l'avoue lui-même avec une sorte de joie et d'orgueil. Nul ne l'en blâmera : toutes les convictions sont estimables, lorsqu'elles sont sincères. Mais l'auteur de *la Vendée Militaire* a-t-il le droit de se vanter hautement d'avoir été vrai et impartial, et n'est-ce pas un devoir pour la presse indépendante de protester contre une telle allégation aussi mensongeuse ? Il a écouté chaque adversaire, comparé les deux versions, pesé les différents systèmes, nous n'en doutons pas ; il s'est montré moins injuste envers la Révolution que la plupart de ses dévanciers, nous le reconnaissons encore, et pourtant il a tort de dire « que tous les journaux ont été unanimes pour proclamer son impartialité, et que, de tous les éloges qu'un historien peut recevoir, c'est à coup sûr celui qu'il méritait le mieux. »

Il ne faut pas chercher à égarer l'opinion publique, M. Crétineau-Joly a écrit un livre contre-révolutionnaire. — Sans doute il dit toujours, ou moins, il croit dire la vérité ; il n'invente pas des faits faux, il n'échafaude pas sciemment des faits vrais ; son histoire est, jusqu'à un certain point, exacte et complète, mais son récit et ses réflexions manquent presque partout de cette qualité si précieuse et si rare qu'il s'attribue avec trop de complaisance. Non content d'exalter oultre mesure les talents et les vertus de ses héros, il cherche toujours à abaisser les mérites de leurs adversaires ; il leur reproche impitoyablement leurs crimes avec une joie maligne et une indignation exagérée. — Les blancs n'en communiquent-ils donc pas autant que les bleus ? — Personnellement je n'en ai, les Vendéens furent parfois sublimes de bravoure et de dévouement ; ils remportèrent de grandes victoires. Mais, quand on se propose d'écrire une histoire vraiment impartiale de leur insurrection, on ne doit pas oublier que des excès, — suites inséparables des guerres civiles, — déshonorier également les deux parts ; que les blancs finirent toujours par triompher des blancs, et qu'en définitive la Révolution victorieuse avait, dans cette longue lutte, combattu pour l'unité de la France, les progrès de la civilisation et l'avvenir de l'humanité.

Dans son livre intitulé *les Premiers Bretons*, qui obtint un succès si complet lors de sa première publication en 1836, et dont la seconde édition forme un joli volume in-18, M. Émile Souvestre n'a consacré que quelques pages à l'histoire de la chouannerie. Cet ouvrage n'est, en effet, comme le dit lui-même son auteur, ni une statistique ni un mémoire savant sur la Bretagne, encore moins un roman ou un voyage, c'est un document d'histoire métaphysique, une étude faite sur la nature d'une population dans ce qu'elle a de plus primitif et de plus intime.

Les Derniers Bretons se divise en trois parties : dans la première, après avoir montré la Bretagne sous son aspect topographique, M. Émile Souvestre y a encadré le peuple qui l'habite, avec ses mœurs, ses usages et ses croyances ; il donne les traditions religieuses de ce peuple ; il indique d'où il est parti et où il est arrivé. Dans la seconde partie, suite nécessaire de la première, il fait connaître les poésies populaires de ses compatriotes ; il analyse, il apprécie leurs poésies proprement dites, leurs tragédies, leurs drames. Enfin, la troisième partie est consacrée à l'industrie, au commerce et à l'agriculture. La vie matérielle succéde à la vie morale. L'ensemble de cet ouvrage présente ainsi un tableau complet de la Bretagne psychologique.

Cette charmante et ingénieuse étude est, jusqu'à ce jour, l'ouvrage le plus complet et le plus remarquable que l'on ait publié sur la Bretagne. On sent en la lisant que c'est une véritable œuvre d'art et non une spéculation littéraire. M. Émile Souvestre a fait un livre intéressant et utile tout à la fois, et dont l'édition populaire devra nécessairement trouver une place dans toutes les bibliothèques d'élite.

3 F. BROCHÉ.



J. HETZEL, rue de Seine, 33,

Éditeur des Scènes de la vie privée et publique des animaux et du Voyage où il vous plaira.

F. CARTONNE.

LE LIVRE DES PETITS ENFANTS,

Nouvel alphabet contenant des alphabets variés ; — des exercices gradués jusqu'à la lecture courante ; — un petit recueil de notions usuelles ; — un choix de maximes et de proverbes appropriés à l'enfance ; — des contes moraux ; — historiettes ; — fables ; — poésies ;

par Fénelon, Florian, La Fontaine, Benjamin Franklin, François de Neufchâtel, Ernest Ardent, de Balzac, P. Bernard, A. Bussière, J. Janin, S. Lavallette, madame Marie Menessier-Nodier, E. de La Redoullerie, P.-J. Stahl, Viennot.

90 VIGNETTES

PAR MM. GÉRARD-SÉGUIN, MEISONNIER, GRANDVILLE, STEINHELL, LORENTZ, JACQUE, FRANÇAIS, PERLET.

Un fort joli volume imprimé avec grand luxe sur le même papier que le *Loyage où il vous plaira*.

Le Livre des petits enfants, un peu plus cher sans doute que les alphabets qu'on met ordinairement entre les mains du premier âge, est, en raison même de son prix, très-superieur à tout ce qui s'est fait en ce genre ; aussi espérons-nous que les publiés dans le même but. Nous donnons ici *petits enfants*, et qui en explique la méthode,

VERTISSEMENT. — La méthode adoptée dans cet alphabet n'a d'autre mérite qu'une simplicité qui la rend à la fois claire et facile. Elle est basée sur ce vieil axiome : Qu'il faut procéder du simple au complexe, et du connu à l'inconnu.

Les six alphabets placés en tête sont assez variés pour qu'on y puisse apprendre à lire à la fois les caractères typographiques et l'écriture, dès qu'on connaît les lettres, il ne s'agit plus que de savoir les sons qu'elles forment en se groupant par deux, par trois, etc. Nos exercices, classés par ordre alphabétique, représentent à peu près toutes les combinaisons des lettres en syllabes. Ils font passer graduellement l'élève de l'étude de chaque lettre, prise isolément, aux sous les plus compliqués, et l'on saura lire après avoir appris ces deux pages.

Nous avons préféré, pour exemples, des mots à d'insignifiantes syllabes. Ce n'est pas une difficulté de plus ; quatre syllabes consécutives, formant un mot, se lisent même plus aisement que quatre autres incohérentes ; car l'idée éveillée par les sons en aide la compréhension.



Après avoir appris à lire, nos jeunes amis trouveront, dans ce petit livre, à exercer fructueusement leur instruction : des MAXIMIS CHRÉTIENNES, un choix de PROVERBES MORAUX, leur enseigneront leurs devoirs. Ils trouveront de sages principes exprimés en jolis vers, qu'ils pourront graver dans leur mémoire. Les EXERCICES DE LECTURE COURANTE leur feront connaître beaucoup de choses qu'il est essentiel de savoir, et même honteux d'ignorer.

Lorsque les enfants auront consulté la partie que nous pourrions presque appeler scientifique de cet ouvrage, lorsqu'ils auront été initiés par elle aux éléments des sciences, ils se délasseront en lisant de jolies fables et des contes amusants. Ils verront avec plaisir des compositions signées de noms qu'ils ont appris à honneur : La FONTAINE, FLORIAN, FÉNELON, Benjamin FRANKLIN. Ils sauront gré sans doute à nos auteurs contemporains de leur offrir d'intéressantes historiettes, dont la forme ingénue encadre d'excellentes leçons.



Donnez-moi seulement un verre d'eau : j'ai bien soif. — La rivière est là-là, répondit le méchant tounneller.



ALPHABETS.

SOMMAIRE.

Premier alphabet — Lettres majuscules.

Deuxième alphabet — Lettres minuscules ou ordinaires.

Troisième alphabet — Lettres minuscules divisées par voyelles et consonnes.

Quatrième alphabet — Lettres italiques et chiffres.

Cinquième alphabet — Lettres majuscules anglaises.

Sixième alphabet — Lettres minuscules anglaises.

EXERCICES

Syllabes. — Syllabes d'une ou de deux lettres.

Syllabes de trois lettres.

Syllabes de quatre lettres où plusieurs voyelles se succèdent.

Syllabes de quatre lettres où plusieurs consonnes se suivent.

Syllabes de cinq ou six lettres.

Exercices de lecture courante. — Notions usuelles.

Maximes chrétiennes. — Proverbes et aphorismes.

Conseils aux petits garçons. — François de NEUFCHÂTEL.

Conseils aux petites filles. — Id.

Conseils d'une mère à ses enfants. — Madame MENESSIER.

NOMS.

Division de l'année.

Division de la semaine.



CONTES MORAUX ET HISTORIETTES.

L'Ange gardien. — STAHL. — Contes du premier âge.

Le Loup. — Id.

Les petites Madames. — Id.

La Mousse. — Id.

La Maisonnette et l'Escalier. — Id.

Les Riches et les Pauvres. — Id.

Octave et Charles. — Id.

La Pluie et le beau Temps. — Id.

L'Adoption. — Id.

Le Bossu. — Id.

Les aventures d'une Poupée et d'un Soldat de plomb. — Histoire compliquée. — Id.

Le Silllet. — Benjamin FRANKLIN.

La petite Étoile. — Ernest ARDST.

Une Rencontre. — A. BESSIERE.

La petite Guerre. — DE LA REDOULLERIE.

Les deux Poupées. — Id.

Le Tounneau. — Id.

Les Voyages du bon Génie. — Id.

Le Roi de la Fée Garboise. — Id.

Le petit Ouvrier. — J. JANIN.

Histoire d'un Chat gâté. — Madame ME-

NESSIER-NOMA.

La nécessité des Amours. — P. BERNARD.

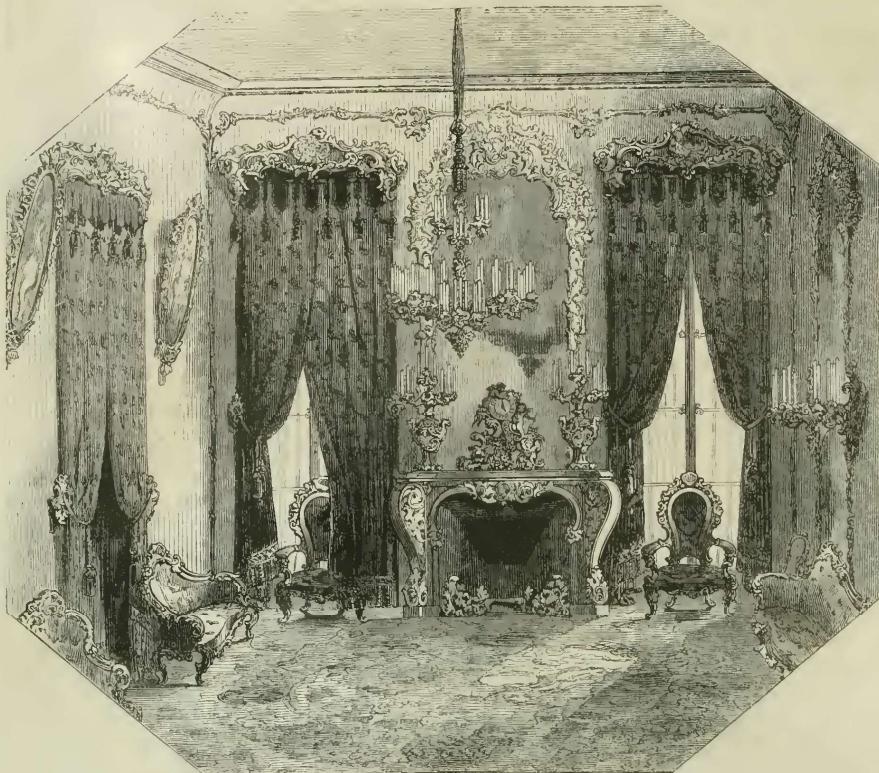
Tony Sans-Souci. — DE BALZAC.

Voyage dans l'île des Plaisirs. — FÉNELON.

Fables diverses.



Ameublements.—Salon Louis XV.



La Révolution, en niveler les conditions, a donné à chacun le droit de se meubler suivant son caprice et sa fortune. Mais, ayant de jour de cette liberté, les lambris dorés, les gracieuses peintures des Boucher et des Vanloo ont été baligoniées, quand trop de zèle n'a pas poussé les iconoclastes politiques à gratter ces chefs-d'œuvre. Mais quand on eut détruit, il fallut reconstruire. La nation française, se réjouit elle-même, prit les noms et les vêtements des Grecs et des Romains, oublia que nos meurs et notre climat s'y opposaient. Les campagnes d'Egypte et d'Italie et les événements politiques eurent une influence plus ou moins grande sur les costumes et les ameublements. Les arts restèrent étrangers pendant longtemps aux décorations intérieures. Des ouvriers ignorants dirigeaient en maîtres absous. De ce chaos est sorti le mauvais goût généralement désigné sous le nom de modes de l'Empire. Les sources auxquelles on avait puisé étaient houmées sans doute, mais on manquait d'expérience et de sentiment. La paix vint donner un nouvel essor aux arts. On commença à sortir du labyrinthe dans lequel on marchait depuis

quarante ans. L'ouvrier, dans l'ignorance du passé, confondit le époque en croyant inventer : mélange blesant pour l'œil de l'artiste. Notre époque s'est imposé une tâche digne d'encouragement en rendant à chacun ce qui lui appartient.

Dans le brillant salon exécuté par la maison Giroud de Gaul (et dont notre gravure représente), nous ne nous lassons pas d'admirer le goût et le savoir du tapissier. Les meubles ne sont pas scrupuleusement de la même époque que les tentures ; mais le modèle est choisi dans ce qui s'en rapproche le plus. Les bronzes, quoique lourds, sont d'un beau travail et d'un charmant effet. Nous en dirons peut-être autant du dessin de la cheminée et des vases de Chine qui supportent les candélabres, surtout quand on les compare à la légèreté des rinceaux qui courrent autour des glaces, des tapisseries, et s'étendent jusqu'au plafond. En résumé, l'ensemble de ce salon est d'une heureuse invention. Si nous avons fait quelques critiques, c'est dans l'espérance de voir ces légers défauts disparaître.

Amusements des sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE DERNIER NUMÉRO.

1. Donnez un liard et faites rendre un centime à chacune des vingt personnes. Vous aurez distribué vingt liards ou cinq sous, et vous recevrez vingt centimes ou quatre sous. En définitive, vous n'aurez donc dépensé qu'un sou, qui se trouvera partagé en vingt parties égales.

II.

42	59	44	9	40	21	46	7
61	10	41	58	45	8	39	20
12	43	60	55	22	57	6	47
53	62	11	30	25	28	19	38
32	13	54	27	56	23	48	5
63	52	31	24	29	26	37	18
14	33	2	51	16	35	4	49
1	64	15	34	3	50	17	36

La figure précédente indique la solution, lorsque l'on veut partir d'une case située à l'un des quatre angles. Les numéros des 64 cases de cette figure indiquent l'ordre dans lequel elles doivent être successivement parcourues à partir de la case 1. Ainsi le cavalier, posé d'abord sur la case à l'angle 1, sautera sur la case 2, puis sur la case 3, et ainsi de suite jusqu'à la case 64, où se termine sa course. Il est facile de voir que la marche inverse pourrait être suivie en partant de la case 64, et en parcourant successivement 63, 62, etc., jusqu'à la case 1. Cette solution en comprend donc implicitement 12, puisqu'elle s'étende à trois cases prises pour point de départ sur chacun des quatre angles de l'échiquier.

Voici un moyen aussi simple qu'anasant de trouver, à volonté, des solutions du problème : prenez 64 petits carrés de carton que vous partagerez en deux cases, dans chacune desquelles sera inscrit l'un des huit nombres entiers compris entre 1 et 8. Cherchez à disposer ces 64 carrés les uns à côté des autres, ou en plusieurs bandes les unes au-dessous des autres, de telle sorte que dans deux carrés consécutifs la différence des nombres supérieurs soit égale à 1 ou à 2, celle des nombres inférieurs étant 2 ou 1. Vous formerez une suite du genre de celle que nous donnons ci-après écrite en quatre bandes parallèles ; et, pour faciliter les comparaisons, nous avons répété en tête de chacune des trois dernières bandes le carré qui termine la précédente. On voit facilement que tous les nombres de cette suite satisfont à la condition énoncée. Ainsi dans les deux premiers carrés, la différence entre les nombres supérieurs 8 et 7 est 1 ; la différence entre les nombres inférieurs 1 et 3 est 2 ; les différences entre 3 et 1, puis 7 et 8 du sixième et du septième carré, sont respectivement 2 et 1. De même pour les autres.

8	7	8	7	5	3	1	2	1	2	4	6	8	7	8	6
1	3	5	7	8	7	8	6	4	2	1	2	3	5	7	8
6	4	2	1	2	1	3	5	7	6	8	7	8	6	4	2
8	7	8	6	4	2	1	2	3	4	6	8	7	8	7	5
1	2	1	3	5	7	5	6	8	7	8	7	5	3	1	2
5	3	1	2	1	1	3	1	2	4	6	8	7	8	7	5
1	2	4	3	4	6	4	3	5	4	3	5	5	4	3	5
3	1	2	4	6	5	4	6	5	3	5	6	4	5	3	4

Cela posé, convenons que le nombre supérieur désigne le numéro d'une case de l'échiquier compté de gauche à droite, et que le nombre inférieur désigne le rang de la bande où est cette case, de haut en bas. $\frac{1}{2}$ représentera la huitième case à droite sur la première bande d'en haut ; $\frac{2}{2}$ sur la septième case à droite de la troisième bande comptée de haut en bas, et ainsi de suite. Alors il ne reste plus qu'à faire suivre au cavalier, sur l'échiquier, la marche indiquée par la suite de nos petits carrés de carton.

La figure ci-après est l'expression de la solution donnée par la suite précédente.

34	49	22	11	36	39	24	4
21	10	35	50	23	12	37	40
48	33	62	57	38	25	2	13
9	20	51	54	63	60	41	26
32	47	58	61	56	53	14	3
19	8	55	52	59	64	27	42
46	31	6	17	44	29	4	45
7	18	45	30	5	16	43	28

NOUVELLE QUESTION À RÉSOUTRE.

Trouver pour le cavalier une marche rentrante, c'est-à-dire une marche telle qu'il puisse revenir de la soixante-quatrième case à laquelle il arrive, sur la première que l'on a prise pour point de départ.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Soldats ! du haut de ces Pyramides quarante siècles (quatre mille ans) vous contemplant !



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

JACQUES DUBOCHET.